

FÉVRIER 2011 - NUMÉRO 42

DÉPENDANCES



Nightlife

Revue éditée par
Addiction Info Suisse
et le **GREA**

SOMMAIRE

Nightlife

Editorial <i>Corine Kibora</i>	p.1
Ecstasy, genres et responsabilité dans la scène techno <i>Molly Moloney et Geoffrey Hunt</i>	p.2
Témoignages sur les «research chemicals» sur Erowid.org <i>Sylvia Thyssen</i>	p.9
Usagers-revendeurs, les oubliés de la réduction des risques <i>Vincent Benso</i>	p.13
Les qualités des éducateurs de pairs selon les consommateurs d'ecstasy <i>Edmund Silins</i>	p.17
Le drug-checking en Suisse romande <i>Thierry Humair</i>	p.23
La police et le milieu festif <i>Roger Flury</i>	p.26
Buvons jeune, buvons mobile: Etude sur les lieux de consommation d'alcool préférés des jeunes adultes grâce aux téléphones portables <i>Florian Labhart et Emmanuel Kuntsche</i>	p.30

ÉDITORIAL

Chères lectrices, chers lecteurs,

La vie nocturne a connu un fort développement ces dernières décennies, en lien avec la société du loisir et du divertissement à grande échelle. Ce développement est à la fois une fierté pour les villes qui abritent ces offres de loisir, mais également source d'inquiétudes, car la vie nocturne rime aussi souvent avec excès, déprédations et risques pour la santé.

Au mois de juin 2010, s'est tenu à Zurich la 6e Club Health Conference, le congrès international sur la vie nocturne et ses défis en matière de consommations et de santé. Cette conférence de trois jours, organisée par Infodrog, le Streetwork Zurich et l'OFSP a donné lieu à d'intenses échanges entre plus de 250 experts venus du monde entier pour partager leurs expériences et leurs recommandations.

En Suisse, les approches ne sont pas les mêmes suivant les villes où l'on se trouve. Alors qu'à Zurich, un programme coordonné de réduction des risques comprenant du testing de drogue, du conseil et de l'orientation ainsi qu'une coordination des différents acteurs a fait ses preuves, aucun dispositif similaire n'est disponible pour l'heure à Lausanne, pourtant reconnue comme un haut lieu de la vie nocturne en Suisse romande.

De fait, les réponses données par les autorités politiques consistent le plus souvent à édicter de mesures structurelles, comme par exemple la discussion autour de l'interdiction de consommer de l'alcool dans l'espace public après une certaine heure. Le risque de telles mesures est pourtant de repousser les consommateurs dans des lieux où le contrôle social est totalement inexistant, et, partant, les risques plus importants.

La voie à suivre est sans aucun doute dans un dosage étudié de mesures structurelles et de mesures de réduction des risques, qui elles sont encore à leurs balbutiements de ce côté-ci de la Sarine.

C'est pour cette raison notamment que «dépendances» a voulu se faire l'écho d'expériences menées ailleurs, tout en donnant la parole aux acteurs du terrain en Romandie. Nous remercions Infodrog pour la mise à disposition des articles parus dans le numéro spécial de SuchtMagazin dédié au Club Health et espérons que cette édition donnera une nouvelle impulsion à toutes celles et ceux qui s'emploient à faire en sorte que la fête finisse bien.

Corine Kibora, Addiction Info Suisse

ECSTASY, GENRES ET RESPONSABILITÉ DANS LA SCÈNE TECHNO

Molly Moloney et Geoffrey Hunt, Institute for Scientific Analysis, Alameda, CA 94501, USA

Cet article a pour but d'examiner l'accomplissement des genres dans le contexte des soirées techno. L'analyse de témoignages montre que la consommation d'ecstasy dans ce contexte social permet d'accroître la fluidité des genres et de multiplier les options par rapport aux notions conventionnelles de la féminité et de la masculinité, même si l'accomplissement des genres ne dépasse pas les limites de la responsabilité inhérente à chacun des sexes et que les comportements considérés inadéquats par rapport à chacun des genres sont surveillés et sanctionnés.¹

INTRODUCTION

Pendant des décennies, le stéréotype de l'utilisateur de drogues était de sexe masculin. Cette image a été reproduite pendant longtemps dans la littérature de la recherche sur les drogues. Lorsque les femmes ont commencé à être mentionnées dans la littérature, elles l'étaient traditionnellement dans une perspective «de pathologie et d'impuissance»². Les usagères de drogues étaient décrites comme des victimes perpétuelles, leur consommation de substances était traitée comme une pathologie, et la notion de capacité d'agir ou de plaisir des femmes était absente³. Bien que les hommes aient constitué la norme en matière de recherche sur les drogues, les aspects en rapport avec leur genre n'ont souvent pas été analysés⁴. De la même façon, la question de la sexualité dans le cadre de la recherche sur les drogues a généralement été réduite au statut de problème, par exemple, en analysant les liens entre l'usage de drogues et la transmission de maladies sexuelles⁵. Les problèmes liés au corps, à l'identité sexuelle ou de genre, au plaisir ou à la capacité d'agir n'étaient que rarement mis en avant.

Dans les années nonante, des scientifiques féministes sont parvenues à faire des progrès dans le domaine de la recherche sur les drogues en mettant l'accent sur la capacité d'agir des femmes et sur l'importance de la dynamique des genres concernant la vente⁶ et la consommation de drogues⁷, que celle-ci ait lieu dans les quartiers déshérités des villes⁸ ou dans les milieux des rave parties et des clubs⁹. Les études sur les cultures club et techno soulignent souvent l'autonomisation et la liberté vécues par les femmes dans ces contextes. Des scientifiques féministes ont réalisé quelques travaux essentiels soulignant les expériences

vécues par les jeunes femmes, notamment dans la scène techno en Grande-Bretagne. Parmi ces travaux fondamentaux figurent les analyses de Sheila Henderson sur les femmes usagères de drogues dans le milieu techno¹⁰, l'étude de Maria Pini sur les clubbeuses et raveuses¹¹ et l'ouvrage de Fiona Hutton sur la notion de genre, le risque et le plaisir des clubbeuses¹².

Ces principaux travaux sont centrés sur les femmes dans le milieu techno britannique. Il n'existe pas de recherches aussi étendues sur la notion de genre et la sexualité dans le contexte club et techno américain. Bien que ces trois ouvrages évoquent le sujet de la féminité et de la masculinité changeante dans ces contextes, ces travaux sont principalement centrés sur les usagers de drogues féminins, tandis que les relations entre les masculinités, les drogues récréatives et le milieu techno n'ont pas été étudiées en profondeur. Bien qu'aucun de ces ouvrages ne fasse totalement abstraction du thème de la drogue, le rôle de la drogue, son importance et ses effets dans ces scènes sont parfois minimisés ou relégués en deuxième position, laissant de la place à des analyses mettant la thématique de la drogue au centre. Notre étude tente donc de compléter ces travaux en examinant les questions de la féminité, de la masculinité et de la sexualité chez les jeunes consommateurs de drogues récréatives dans la scène techno et le milieu des clubs de San Francisco.

Dans la littérature sur les drogues, la notion de genre n'est pas totalement ignorée. Il est vrai qu'en épidémiologie on a coutume de comparer le taux de consommation de drogues entre les hommes et les femmes d'un échantillon donné. Mais qu'est-ce qui est donc exclu en se concentrant sur les différences quantitatives de la consommation de drogues chez les hommes et les femmes? Du point de vue sociologique, les effets de la drogue sur le comportement relatif au genre ou sur l'accomplissement de celui-ci sont beaucoup moins étudiés. Measham remarque que «la consommation de drogues n'est pas seulement véhiculée par les genres,

¹ Cet article est basé sur le livre: Hunt/Moloney/Evans 2010.

² Cf. Anderson 2005, *ibid* 2008, Maher 1997

³ Cf. Etorre 2004.

⁴ Cf. Broom 1995.

⁵ Cf. Ostrow/Shelby 2000, Ross/Williams 2001.

⁶ Cf. Maher 1997, Taylor 1993.

⁷ Cf. Etorre 1992.

⁸ Cf. Bourgois 1996, Hunt/Joe-Laidler/Evans 2002.

⁹ Cf. Henderson 1996.

¹⁰ Cf. Henderson 1993, *ibid*. 1996, *ibid*. 1999.

¹¹ Cf. Pini 1997, *ibid*. 2001.

¹² Cf. Fiona Hutton 2006.

mais, plus important encore, la consommation de drogues et les cultures de loisir, de musique et de style associées au contexte de consommation de drogues constituent en elles-mêmes une manière d'accomplir une identité fondée sur la notion de genre¹³. En effet, elle exploite les idées de Messerschmidt selon lesquelles la notion de genre serait une action structurée¹⁴. Ces idées sont enracinées dans l'analyse sociologique de l'accomplissement des genres¹⁵. De ce point de vue, le genre n'est pas quelque chose que nous possédons ou que nous sommes, mais plutôt quelque chose que nous accomplissons à travers nos interactions sociales. Measham affirme que le genre n'a pas seulement une incidence sur la consommation de drogues (par exemple, les hommes et les femmes présentent des taux de consommation différents ou préfèrent des substances différentes), mais que «la consommation de drogues elle-même peut être considérée comme une manière de réaliser son genre»¹⁶. Notre étude a pour but d'approfondir cette analyse en étudiant l'accomplissement des genres dans la scène techno.

MÉTHODE ET ÉCHANTILLON

Nous avons réalisé des interviews qualitatives en profondeur, fondées sur différentes méthodes avec 300 usagers de drogues récréatives dans les scènes techno et les milieux des clubs de la région de San Francisco. L'échantillon était constitué de personnes jeunes (âge moyen=20 ans) et d'origines ethniques diverses: 50% des personnes interrogées s'identifiaient comme étant de couleur blanche, 23% d'origine asiatique, 11% d'origine latino-américaine/hispanique, 6% d'origine afro-américaine, 10% d'une origine «autre» et 6% d'origine «mixte». Nous n'avons pas constaté de différences majeures parmi ou entre les divers groupes ethniques et les origines des personnes de l'échantillon par rapport à la question de la notion de genre ou de sexualité. Au contraire, les différences par rapport à la représentation, au comportement et à l'accomplissement des genres et de la sexualité tenaient davantage à l'appartenance de la personne interrogée à une sous-scène particulière par rapport à une autre (par exemple, faire partie d'une scène plutôt underground, être «un enfant *candy*»¹⁷) ou appartenir au milieu ordinaire des clubs) plutôt que par rapport à sa couleur de peau, son ethnicité ou sa classe sociale.

Parmi les 300 jeunes femmes et hommes interrogés, 276 (92%) avaient déjà consommé de l'ecstasy.¹⁸ L'analyse qualitative de la présente étude se fonde sur ces 276 participant-e-s. Parmi les consommateurs d'ecstasy, 47,5% étaient des femmes et 52,5% étaient des hommes. Septante-cinq pourcents de ces personnes s'identifiaient comme étant hétérosexuelles, 8% homosexuelles, lesbiennes ou gay,

14% bisexuelles et 3% «autre». Bien qu'il y ait eu quelques variations mineures, nous n'avons presque pas constaté de différences significatives au niveau des drogues consommées par les hommes et les femmes de notre échantillon (en comparant les déclarations quant à la consommation au cours du dernier mois, de la dernière année ou une prévalence à vie). De même, nous n'avons pas constaté de différences significatives entre les hommes et les femmes de l'échantillon par rapport aux drogues les plus consommées (marihuana, ecstasy et champignons). Par conséquent, la présente étude ne se concentre pas sur la question de savoir si les hommes ou les femmes sont plus ou moins enclins à consommer une drogue donnée, mais plutôt sur leur interprétation de leur consommation de drogues, leur perception du contexte social et leurs récits concernant l'usage de drogues, le genre et la sexualité.

GENRE, SEXUALITÉ ET PLAISIR LIÉS À LA CONSOMMATION D'ECSTASY DANS UN CONTEXTE TECHNO

En règle générale, la majorité des jeunes femmes et hommes interrogés, qu'ils soient ravers ou clubbers, ou les deux, ont décrit une différence nette entre la culture et les expériences vécues dans les clubs et celles des soirées techno. Les clubs ont souvent été décrits comme étant des «étalages de chair» alimentés par l'alcool, dans lesquels les styles vestimentaires et de danse sont fortement sexualisés, les attentes spécifiques aux genres s'imposent tout particulièrement et les interactions avec autrui ont souvent un arrière-goût d'agressivité (voire parfois carrément de bagarres et de violences). En revanche, les soirées techno sont perçues comme étant dominées par la convivialité, la cordialité et l'ecstasy. Bien que le comportement normatif incite à toucher et à sentir des amis et des inconnus, une représentation ou des attentes sexuelles manifestes sont mal vues, et une dynamique plus fluide des genres est encouragée. Ce sont les deux stéréotypes des soirées techno et des clubs qui sont le plus souvent ressortis de nos interviews. Pour un grand nombre de ravers, le spectre du club semblait représenter «l'autre» par rapport auquel ils se définissaient, tout comme l'emploi par les clubbers, décrit par Thornton, de l'opposition entre l'underground et le courant dominant¹⁹. Cependant, les limites entre les catégories techno et club, ecstasy et alcool, sociabilité et sexualité ne sont de loin pas aussi clairement définies que ne semblent le suggérer ces descriptions à première vue. Nous avons trouvé que l'ecstasy et l'alcool (parmi d'autres substances) sont consommés pendant ou autour (avant ou après) d'un événement dans les deux cadres. L'opposition entre l'ecstasy et la sexualité décrite par certains jeunes hommes et femmes se distingue clairement de l'expérience vécue par d'autres personnes interrogées. Bien qu'étant peut-être d'une plus grande ouverture d'esprit ou d'une plus grande flexibilité, nombreux sont les jeunes hommes et femmes qui racontent que les normes spécifiques aux genres continuent à s'imposer dans les soirées techno.

¹³ Measham 2002: 335

¹⁴ Cf. Messerschmidt 1997.

¹⁵ Cf. West and Fenstermaker 1995, West and Zimmerman 1987.

¹⁶ Measham 2002: 335.

¹⁷ Les enfants candides portant souvent des vêtements colorés et des bijoux en plastique sont souvent associés à la scène rave.

¹⁸ Hunt/Moloney/Evans 2010 pour une discussion détaillée sur les modes de consommation de drogues dans le présent échantillon.

¹⁹ Cf. Thornton 1996.

LA QUALITÉ PERFORMATIVE DE L'ECSTASY

Un thème récurrent dans les récits des personnes interrogées était celui du plaisir relatif aux aptitudes expressives ou comportementales conférées par l'ecstasy²⁰, c'est-à-dire la manière dont cette drogue permet d'être quelqu'un d'autre ou d'être «vraiment» soi en s'exprimant plus librement et en sortant de sa coquille. Ce sont notamment les jeunes femmes qui ont exprimé leurs craintes d'être trop exubérantes, trop publiques ou trop ostensibles, reflétant ainsi les attentes différentes selon le genre en ce qui concerne le comportement en société. Leurs explications sur la manière dont l'utilisation de l'ecstasy pendant les soirées techno leur permet de résoudre ces problèmes ne tournaient pas seulement autour des effets physiologiques de la drogue. Le contexte social particulier du cadre de consommation a une incidence majeure sur son efficacité et ses effets. Les personnes interviewées dans cette scène techno ont décrit la liberté d'être elles-mêmes comme étant une liberté dont elles ne jouissent pas souvent dans la vie quotidienne.

Certaines personnes ont souligné que dans les soirées techno, elles n'ont pas vécu la pression inhérente à la représentation normative hétérosexuelle et aux codes vestimentaires et comportementaux attendus d'elles dans les clubs. Elles affirment ne pas non plus avoir ressenti, dans le contexte techno, la pression en lien avec les normes de la culture «de la drague». L'idée que l'ecstasy puisse permettre de s'affranchir des formes de sociabilité sexualisée²¹ attendues dans de nombreuses scènes de la vie nocturne peut sembler surprenante, puisque cette drogue est, entre autres, connue pour être une «drogue sexuelle». Parmi les jeunes usagers de drogues récréatives interrogés, nous avons obtenu une multitude d'opinions concernant la relation entre l'ecstasy et les rapports sexuels: d'une séparation totale de la drogue et de l'acte sexuel à une perception des deux comme étant intimement liés en passant par une définition de l'ecstasy comme étant une substance sensuelle sans pour autant l'associer aux relations sexuelles. Certaines personnes ressentent une augmentation de la libido pendant qu'elles sont sous l'effet de la drogue et expliquent qu'elle «fait ressortir ce côté sexuel» (Cassie, 27 ans, hétérosexuelle). Bien que certaines personnes dissocient complètement la consommation d'ecstasy des relations et des quêtes sexuelles dans le contexte des soirées techno, toutes les personnes interrogées ne semblent pas partager cet avis.

Les effets de l'ecstasy ont des répercussions différentes sur les hommes et les femmes dans la scène techno. Ils résultent cependant en un écart par rapport aux normes spécifiques aux genres prescrites par leur rôle respectif d'homme et de femme. Ces effets résultent cependant en un écart des genres des rôles prescrits aux hommes d'une part et aux femmes d'autre part. Pour certaines femmes, l'augmentation de la libido associée à la perte d'inhibitions engendre une capacité à exprimer leur sexualité et leur affirmation

sexuelle d'une façon contraire aux attentes conventionnelles relatives aux genres. Pour certains hommes, la dévalorisation de la représentation sexuelle en faveur de l'empathie ou d'un lien émotionnel avec d'autres hommes (allant peut-être même jusqu'à exprimer des sentiments sexuels envers un autre homme) constituent aussi des écarts évidents de l'idée que l'on se fait dans notre culture d'une masculinité conventionnelle ou normative.

Afin de comprendre les plaisirs et attraits associés à l'ecstasy, il est nécessaire de s'intéresser à la manière dont la drogue permet d'avoir un certain comportement ou d'acquiescer à une certaine identité et à la manière dont elle permet de rentrer dans un autre Soi relatif au genre²². En étudiant le langage utilisé par les personnes interrogées pour évoquer leurs expériences et perceptions de la consommation d'ecstasy, il est devenu évident comment la consommation de cette substance a permis à ces personnes de s'écarter des normes spécifiques aux genres, mais aussi comment ces personnes ont été activement surveillées par leurs amis et autres personnes présentes. Chez les hommes comme chez les femmes, nous avons constaté une contestation des attentes hégémoniques relatives aux genres ainsi qu'une persistance de la responsabilité des genres dans ce contexte social.

ECSTASY, SEXUALITÉ ET FÉMINITÉS

L'idée selon laquelle les hommes seraient naturellement plus sexualisés et sexuellement plus agressifs que les femmes est une idée courante par rapport à la notion de genre. De nombreuses femmes ayant consommé de l'ecstasy semblent avoir bouleversé cette idée: elles ont décrit leur consommation d'ecstasy comme ayant été une expérience sexuelle dont le désir les a poussées à agir agressivement. Elles ont expliqué que l'ecstasy permettait aux femmes non seulement d'être des objets sexuels, mais des sujets sexuels dans leur propre droit. Si l'ecstasy permet à une jeune femme d'exprimer des sentiments qu'elle portait déjà en elle ou de lui procurer des sensations nouvelles, il reste qu'exprimer sa sexualité d'une telle manière est souvent considéré comme un écart de la féminité conventionnelle. Bien sûr que ce comportement n'est pas franchement synonyme de «progrès». Nous souhaitons mettre en garde contre une interprétation trop optimiste du rôle élargi des femmes dans la vie nocturne et de leur consommation accrue de substances. Une discussion autour des libertés étendues dans la vie nocturne ne devrait pas non plus nous voiler la face quant à la réalité continue des agressions ou harcèlements sexuels vécus par de nombreuses jeunes femmes pendant ou après ces événements. Néanmoins, un certain nombre de jeunes femmes interrogées ont décrit leur expérience en matière de consommation d'ecstasy pendant les soirées techno comme étant libératoires ou exaltantes. Par ailleurs, la consommation d'ecstasy semble aussi faciliter un comportement non normatif dans la mesure où elle permet à certaines femmes hétérosexuelles d'explorer le contact d'une personne du même sexe.

²⁰ Cf. Duff 2008.

²¹ Green/Halkitis 2006.

²² Voir aussi Duff 2008.

Dans de nombreuses interviews, l'ecstasy était invoquée par les jeunes hommes ou femmes pour expliquer ou justifier certaines pratiques non conformes aux normes liées aux genres. Peralta a analysé la manière dont l'alcool pouvait servir d'excuse pour justifier un comportement non conforme aux normes liées aux genres. En effet, mettre en cause l'alcool est une manière de justifier une déviance ou «d'atténuer la honte associée à une représentation inappropriée de son genre»²³. Nos conclusions sont semblables et montrent que l'ecstasy permet aux jeunes femmes de prendre des risques et d'être plus effrontées dans leurs quête de partenaires, car elles se sentent protégées contre la honte ou le stigmate qui, dans d'autres circonstances, pourrait accompagner ce type de comportements.

Peralta²⁴ suggère que les risques d'évaluation des genres, ou ce que nous traitons ici comme la responsabilité inhérente aux genres, sont suspendus pendant que le consommateur est sous l'influence de l'alcool (ou probablement l'ecstasy). Cependant, nous avons constaté que la responsabilité ne disparaît pas complètement. Notre analyse sur la manière dont les jeunes hommes et femmes accomplissent leur genre dans la scène techno après avoir consommé de l'ecstasy met l'accent sur la présence continue de la responsabilité inhérente aux genres, et ce, même dans un contexte qui, au départ, pouvait paraître dégage de toute attente stricte relative aux genres. Bien que les femmes consommant de l'ecstasy puissent avoir l'impression que leur représentation de la sexualité soit acceptable, du moins pendant le temps où elles se trouvent sous l'effet de la drogue ou dans le contexte techno, ce comportement féminin non conventionnel ne passe pas inaperçu par les autres membres présents. Comme c'est le cas avec beaucoup de transgressions de normes liées aux genres, il y a des personnes qui sont là pour agir rapidement, afin de tenter d'empêcher ces transgressions ou pour essayer de les recadrer dans un contexte plus normatif.

On empêche souvent les femmes qui consomment de l'ecstasy d'exprimer certains effets de la drogue moins conformes aux normes spécifiques à leur genre tels qu'un comportement sexuel accru. Un certain nombre de femmes et d'hommes interrogés ont exprimé le besoin de «protéger» les consommatrices d'ecstasy d'un acte «qu'elles risquent de regretter». Bien que le langage relatif «aux hommes exploitant les femmes» ait été fréquemment employé dans ces récits, les jeunes hommes se sont rarement étendus sur la «surveillance» des hommes susceptibles d'exploiter les jeunes femmes, ils se sont, au contraire, concentrés sur la surveillance du comportement des femmes considéré comme étant permissif. Ils ne se soucient pas seu-

lement du comportement «prédateur» des hommes, mais le comportement sexuel agressif d'une femme est considéré comme une chose dont elle a besoin d'être protégée. Même si de nombreux ravers tentent de ramener la sexualité non conforme aux normes conventionnelles de leurs amies et collègues féminines lorsqu'elles consomment de l'ecstasy, ils ne tentent aucunement de refréner ces mêmes conduites, qui s'inscrivent dans une sexualité normative, de leurs amis masculins.

ECSTASY, SEXUALITÉ ET MASCULINITÉS

Dans les commentaires sur la scène techno, les normes changeantes de la masculinité qui s'opèrent dans ces rassemblements culturels de jeunes sont souvent mentionnées: une acceptabilité accrue de la manifestation de l'émotion, de la cordialité ou des représentations masculines non conformes aux normes conventionnelles et des tenues

vestimentaires extraordinaires ainsi qu'une réprobation des agressions et du comportement sexuel de prédateurs²⁵. Nous avons clairement constaté cette contestation de la masculinité conventionnelle dans le discours des femmes et des hommes interrogés sur la culture de la rave et de l'ecstasy. Cependant, comme précédemment pour les femmes, les hommes ont indiqué que les écarts par rapport aux

normes liées aux genres ne s'accomplissent pas sans responsabilité.

En rendant inutile un comportement habituellement «agressif» et masculin, l'ecstasy permet aux hommes de transgresser les limites classiques de leur genre. Par ailleurs, certains jeunes hommes ont décrit un changement dans leurs relations avec les femmes après avoir consommé de l'ecstasy, puisqu'ils accordent moins d'importance aux relations sexuelles occasionnelles ou à la «drague». La description des caractéristiques de ces hommes qui sont plus émotionnels, ouverts, capables de s'entendre plus facilement avec les amis du même sexe et capables d'apprécier le sexe opposé pour des raisons moins sexuelles, sont habituellement considérées comme étant des caractéristiques féminines. Pour ces jeunes hommes, la consommation d'ecstasy leur permet d'échapper aux attentes spécifiques à leur genre et de vivre une expérience différente. «L'amitié virile» semble tout particulièrement facilitée par la consommation d'ecstasy.

Pour certaines personnes interrogées, il a semblé que ce comportement distinct se limitait au contexte social des soirées techno ou à leur consommation d'ecstasy, tandis que d'autres ont affirmé que cette nouvelle ouverture d'es-

²³ Peralta 2008: 373.

²⁴ Cf. Peralta 2008.

²⁵ Voir Avery 2005, Henderson 1997, *ibid.* 1999, McRobbie 1995, Measham/Aldridge 2001, Pini 1997.

prit et la capacité d'exprimer de la tendresse entre hommes s'étendait aussi à leur vie quotidienne. Peralta, dans son étude sur les effets de l'alcool sur l'accomplissement des genres parmi des étudiants universitaires, remarque deux divisions majeures dans la manière dont l'alcool et le comportement des hommes dévient des normes liées à leur genre sont assumés. D'une part, il examine les hommes qui adoptent volontairement un comportement non conforme aux spécificités de leur genre après avoir consommé de l'alcool, utilisant l'alcool comme moyen pour faire face aux jugements négatifs. D'autre part, il y a ceux pour qui l'alcool conduit à faire «des bourdes par rapport aux spécificités de leur genre», c'est-à-dire des violations accidentelles des normes particulières à leur genre, pour lesquelles l'alcool constitue ensuite une excuse.²⁶ Ce mode de comportement est notamment observable chez les hommes hétérosexuels qui se livrent à des intimités avec des partenaires de même sexe après avoir consommé de l'ecstasy ou pendant les soirées techno.

Bien que pour de nombreux hommes l'ecstasy éveille une amitié homosociale, pour d'autres, cette drogue facilite le passage à l'acte homosexuel (dans la plupart des cas évoqués, cet acte se limite toutefois aux baisers, au toucher et au fait de «se peloter»). Certains hommes hétérosexuels évoquent des expériences homosexuelles qui ont eu lieu après avoir consommé de l'ecstasy, tandis que certains hommes bisexuels et gays font référence à la consommation d'ecstasy comme un facteur déclenchant certaines de leurs premières expériences homosexuelles. Dans certains cas, nous avons constaté que des hommes hétérosexuels étaient tout à fait à l'aise pour discuter des expériences homosexuelles ayant eu lieu pendant des soirées techno. Nous pouvons donc constater une souplesse des normes et rôles sexuels, contestant ainsi l'idée d'une identité sexuelle qui serait une particularité fixe ou statique. En traitant ce sujet, nous avons aussi identifié un deuxième groupe d'hommes qui ont considéré leurs actions homosexuelles comme des bévues qu'ils expliquent ou excusent à travers leur consommation d'ecstasy.

Comme dans le cas de l'ecstasy, de la sexualité et de la féminité, les normes et les options relatives aux genres sont plus souples concernant le contexte social de la masculinité dans les soirées techno, influencées par la consommation d'ecstasy. Cependant, comme dans le cas des femmes, cette ouverture se heurte à certaines limites, le genre masculin reste surveillé et la responsabilité continue d'influencer les interactions et les expériences dans ce contexte. La consommation d'ecstasy n'a pas complètement dispensé les hommes de répondre aux attentes conventionnelles de l'accomplissement d'une masculinité hétérosexuelle. Tout comme avec la surveillance de la sexualité féminine décrite précédemment, les comportements des hommes liés à leur genre sont surveillés par leurs pairs de la scène techno, même si ce cadre est connu pour son ouverture d'esprit et sa tolérance. Le langage utilisé par les consommateurs eux-mêmes ainsi que par les autres personnes de la com-

munauté techno n'a pas manqué de traduire l'impression d'un comportement inacceptable. Si certains ravers considéraient la rupture avec les attentes conventionnelles liées aux genres comme étant libéralitaire, d'autres, au contraire, la considéraient troublante ou problématique.



Certaines personnes interrogées ont manifesté un malaise par rapport au fait que ces interactions pouvaient en quelque sorte miner leur masculinité et les faire paraître «gay». Le reproche du caractère «gay» de certains comportements était une manière essentielle de tenir les jeunes hommes pour responsables de leur comportement lié à leur genre pendant les soirées techno. Le sentiment que l'ecstasy puisse rendre «gay» a incité certains hommes à activement éviter cette drogue, puisque cette perception les inquiétait. D'autres hommes se sont écartés de situations dans lesquelles ils risquaient d'avoir un comportement considéré comme inapproprié. Ils ont tout fait pour être sûrs d'éviter le contact avec les personnes du même sexe ou bien ils ont évité de consommer de l'ecstasy dans un contexte essentiellement masculin. Cependant, il est à noter que, même si certains hommes et femmes ont eu recours au terme «gay» pour décrire les consommateurs d'ecstasy, ces personnes utilisaient ce mot uniquement pour décrire les consommateurs masculins. Ce terme n'a donc pas seulement été employé comme synonyme de «mou» ou «pas cool», ce qui est souvent le cas dans l'argot des jeunes. Ces reproches n'avaient souvent rien à voir avec le véritable comportement sexuel des hommes ou avec leurs interactions, mais se référaient plutôt à leur style de danse, leur tenue vestimentaire, leur comportement ou leur affect. En effet, dans ce cas de figure, le mot «gay» ne se rapporte probablement pas à une identité sexuelle, mais plutôt à une masculinité considérée comme inappropriée par les personnes interrogées. Par conséquent, les hommes, tout comme les femmes, étaient surveillés et se surveillaient eux-mêmes, à la fois en ayant eu recours au langage pour se distancer d'un comportement non conforme aux normes conventionnelles et en évitant de se retrouver dans une situation qui les aurait conduit à avoir un comportement homosexuel. Ces hommes étaient tenus responsables de leur comportement par rapport aux autres et se sentaient eux-mêmes responsables par rapport au rôle normatif masculin hétérosexuel.

²⁶ Cf. Peralta 2008.

CONCLUSION

Cette étude a proposé d'analyser le genre et la sexualité dans le contexte de la consommation d'ecstasy des jeunes de la scène techno de San Francisco. Pour l'essentiel, nous ne nous sommes pas penchés sur la question de savoir si les différences entre les genres ont une incidence sur la prévalence ou sur le taux d'usage de drogues, mais plutôt sur la manière dont la consommation d'ecstasy et les pratiques qui l'entourent contribuent à influencer l'accomplissement des genres dans un milieu culturel particulier aux jeunes. Parmi les plaisirs liés à la consommation d'ecstasy, les jeunes hommes et femmes de la scène techno ont décrit celui de la capacité d'adopter un comportement différent de celui qui est habituellement attendu d'eux dans une autre situation, de pouvoir s'exprimer complètement et de dépasser les limites du comportement spécifique aux genres. L'ecstasy donnerait aux jeunes femmes plus de confiance en elles, leur permettrait de mieux s'accepter elles-mêmes et inhiberait leurs craintes quant à une conduite trop ostensible. Pour certaines femmes, cette assurance a aussi accru leur confiance et leur affirmation sexuelle. En revanche, pour les jeunes hommes, cette drogue renforcerait leur capacité et leur consentement à manifester de l'émotion, de l'empathie et de la tendresse physique (y compris à l'égard de leurs amis masculins) et atténuerait l'importance de la quête sexuelle. Cependant, même dans le contexte de consommation d'ecstasy de la scène techno qui repose sur la philosophie de la fluidité des genres, d'importantes limites subsistent au niveau de l'expression du genre et de la sexualité. Les hommes et les femmes affirment la nécessité de refréner l'affirmation sexuelle accrue des jeunes femmes dans cette scène, non seulement dans le but de les protéger contre les «prédateurs», mais aussi pour les protéger d'elles-mêmes. Dans cette scène, de nombreux jeunes hommes doivent faire face aux reproches d'une apparence ou d'un comportement «trop gay» lorsque la représentation de leur genre est considérée comme n'étant pas suffisamment masculine. S'il peut y avoir un faible espace dans ce contexte pour que les jeunes hommes et femmes commencent à changer leur manière d'accomplir leur genre, cela ne se fera pas en l'absence de responsabilité, au fait d'être tenu de répondre aux attentes normatives de ce que cela signifie de se comporter comme un homme ou comme une femme.

Les hommes et les femmes agissant sur un fond d'attentes très différent concernant leur genre, cela ne nous permet pas d'examiner leurs expériences en les plaçant sur un pied d'égalité. Être sexuellement agressive revient, pour une femme, à dépasser tout autant les attentes classiques par rapport à son genre qu'à inscrire ce comportement dans le cadre des conventions du genre masculin. Inversement, la sensibilité et le caractère émotionnel, habituellement attribués de manière positive aux femmes, peuvent être dénigrés et dépréciés lorsqu'ils apparaissent chez les hommes. Nombreux sont les membres de la communauté consommant de l'ecstasy qui épousent la fluidité des genres conférée par l'ecstasy. Cependant, même dans ce contexte, cela n'empêche pas que beaucoup de ces comportements

soient considérés et traités comme des déviations par rapport aux normes conventionnelles. Il n'existe donc pas de réponse facile à la question de savoir si les soirées techno et l'ecstasy constituent un moyen pour contester les normes spécifiques aux genres. Les personnes fréquentant les soirées techno décrivent une contestation possible de ces normes, et de la flexibilité relative aux genres et à la sexualité, dont la culture techno et les effets de l'ecstasy seraient les principaux facteurs. Cependant, ces personnes décrivent aussi des situations dans lesquelles des attentes relativement conventionnelles par rapport aux genres et à la sexualité continuent à s'imposer, pouvant ainsi limiter de façon considérable ces contestations. Il ne semble donc pas facile d'échapper à la responsabilité inhérente aux genres.

Références :

- Anderson, T.L. (2005): Dimensions of women's power in the illicit drug economy. *Theoretical Criminology* 9(4): 371-400.
- Anderson, T.L. (2008): Introduction. S. 1-9 in: T.L. Anderson (Hrsg.), *Neither Villain Nor Victim: Empowerment and Agency Among Women Substance Abusers*. New Brunswick: Rutgers University Press.
- Avery, A.P. (2005): I feel that I'm freer to show my feminine side: Folklore and alternative masculinities in a rave scene. S. 157-179 in: S.J. Bronner (Ed.), *Manly Traditions: The Folk Roots of American Masculinities*. Bloomington: Indiana University Press.
- Bourgois, P. (1996): *In Search of Respect: Selling Crack in el Barrio*. New York: Cambridge University Press.
- Broom, D.H. (1995): Rethinking gender and drugs. *Drug and Alcohol Review* 14(4): 411-415.
- Duff, C. (2008): The pleasure in context. *International Journal of Drug Policy* 19(5): 384-392.
- Ettore, E. (1992): *Women and Substance Use*. New Brunswick: Rutgers University Press.
- Ettore, E. (2004): Commentary-Revisioning women and drug use: Gender sensitivity, embodiment and reducing harm. *International Journal of Drug Policy* 15: 327-335.
- Green, A.I./Halkitis, P. N. (2006): Crystal methamphetamine and sexual sociality in an urban gay subculture: An elective affinity. *Culture, Health & Sexuality: An International Journal for Research, Intervention and Care* 8(4): 317-333.
- Henderson, S. (1993): Fun, fashion and frisson. *International Journal of Drug Policy* 4(3): 122-129.
- Henderson, S. (1996): «'E' types and dance divas»: Gender research and community prevention. S. 66-85 in: T. Rhodes/R. Hartnoll (Eds.): *AIDS, Drugs and Prevention*, London: Routledge.
- Henderson, S. (1997): *Ecstasy: Case Unsolved*. London: Pandora.
- Henderson, S. (1999): Drugs and culture: The question of gender. S. 36-48 in: N. South (Ed.), *Drugs, Cultures, Controls and Everyday Life*. Thousand Oaks: Sage Publications.
- Hunt, G./Joe-Laidler, K./Evans, K. (2002): The meaning and gendered culture of getting high: Gang girls and drug use issues. *Contemporary Drug Problems* 29(2): 375-415.

- Hunt, G./Moloney, M./Evans, K. (2010): Youth, Drugs, and Nightlife. London: Routledge.
- Hutton, F. (2006): Risky Pleasures?: Club Cultures and Feminine Identities. Burlington: Ashgate Publishing Company.
- Maher, L. (1997): Sexed Work: Gender, Race, and Resistance in a Brooklyn Drug Market. Oxford: Clarendon Press.
- McRobbie, A. (1995): Recent rhythms of sex and race in popular music. *Media, Culture & Society* 17: 323-331.
- Measham, F. (2002): «Doing gender» – «doing drugs»: Conceptualizing the gendering of drugs cultures. *Contemporary Drug Problems* 29: 335-373.
- Measham, F./Aldridge, J./Parker, H. (2001): Dancing on Drugs: Risk, Health and Hedonism in the British Club Scene. New York: Free Association Books.
- Messerschmidt, J.W. (1997): Crime as structured action: Gender, race, class, and crime in the making. Thousand Oaks: Sage Publications.
- Ostrow, D.G./Shelby, R.D. (2000): Psychoanalytic and behavioral approaches to drug-related sexual risk taking: A preliminary conceptual and clinical integration. *Journal of Gay & Lesbian Psychotherapy* 3(3/4): 123-139.
- Peralta, R.R. (2008): «Alcohol allows you to not be yourself»: Toward a structured understanding of alcohol use and gender difference among gay, lesbian, and heterosexual youth. *Journal of Drug Issues* 38(2): 373-399.
- Pini, M. (1997): Women and the early British rave scene. S. 152-69 in: A. McRobbie (Ed.), *Back to Reality?: Social Experience and Cultural Studies*. Manchester: Manchester University Press.
- Pini, M. (2001): Club Cultures and Female Subjectivity: The Move from Home to House. Houndmills: Palgrave Macmillan.
- Ross, M.W./Williams, M.L. (2001): Sexual behavior and illicit drug use. *Annual Review of Sex Research* 12: 290-310.
- Taylor, A. (1993): Women Drug Users: An Ethnography of a Female Injecting Community. Oxford: Clarendon Press.
- Thornton, S. (1996): Club Cultures: Music, Media and Subcultural Capital. Hanover: Wesleyan University Press.
- West, C./Fenstermaker, S. (1995): Doing difference. *Gender & Society* 9(1): 8-37.
- West, C./Zimmerman, D.H. (1987): Doing gender. *Gender & Society* 1(2): 125-51.

Courriel:

huntgisa@ix.netcom.com

Article paru en anglais et en allemand dans Suchtmagazin 5/2010.



Formation continue

Hes·so
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz

L'Unité de formation continue de la Haute école de travail social et de la santé · EESP · Lausanne, vous informe des formations postgrades qui débiteront prochainement :

CAS de médiatrice et médiateur culturel

Début : octobre 2011

Chefs de projet : Claudia Della Croce et Yuri Tironi

DAS en intervention systémique dans l'action sociale et psychosociale

Début : avril 2011

Chef de projet : Olivier Udressy

MAS en action et politiques sociales

Début : octobre 2011

Chef de projet : Stéphane Rossini

Renseignements, descriptifs des cours et inscriptions sur notre site Internet ou au secrétariat de l'Unité de formation continue :

www.eesp.ch/ufc - Tél. : 021 651 03 10

formation.continue@eesp.ch

éesp école d'études sociales et pédagogiques · Lausanne
haute école de travail social et de la santé · Vaud

TÉMOIGNAGES SUR LES «RESEARCH CHEMICALS» SUR EROWID.ORG

Sylvia Thyssen, Managing Editor, Erowid Center, PO Box 1116, Grass Valley, CA 95945 USA

Avec plus de 10 millions de visiteurs par an, la réputation d'Erowid.org qui fournit des informations sans a priori, en majorité des témoignages d'expériences, positionne ce site à mi-chemin entre les usagers de nouveaux psychotropes et les efforts de santé publique. Les avantages et les désavantages de ces témoignages sont examinés, en se concentrant notamment sur les défis lancés par l'utilisation de nouveaux stimulants, empathogènes, cannabinoïdes et psychédéliques qui sont difficilement contrôlables, mal étudiés et dont l'identité est souvent incertaine.

INTRODUCTION

Le phénomène mondial des «research chemicals», ou produits chimiques de recherche, doit son existence à l'essor des technologies de la communication numérique. Aujourd'hui, toute personne disposant d'un accès Internet peut se sentir comme un membre appartenant à une culture de la drogue qui présente un flux constant de nouvelles substances, nouveaux emballages et des nouvelles pratiques de marketing douteux qui semblent toujours avoir une longueur d'avance sur la mise en application de la justice. Les effets sur la santé à long terme de ces substances sont inconnus. Certains produits ont même été associés à des cas de décès, des problèmes neurologiques persistants ou un haut risque de dépendance. Les données déroutantes et parfois contradictoires mettent à l'épreuve la recherche concernant les problèmes de santé liés à ces composés.

Au cours des dernières décennies, des produits chimiques expérimentaux ont été synthétisés et ingérés dans le but d'imiter les substances contrôlées ou d'en découvrir des nouvelles. La vente par correspondance de ces produits sur les marchés parallèles a débuté au début des années septante, et le terme de «research chemicals» a été adopté pour décrire ces nouvelles drogues récréatives à la fin des années nonante, lorsque les ventes ont gagné du terrain avec le développement d'Internet. Les produits actuellement disponibles sur les marchés ont des effets semblables aux stimulants, empathogènes, psychédéliques et au cannabis. Peu ou pas de recherche formelle n'a été faite sur la toxicologie ou la pharmacologie de la plupart de ces drogues. On dispose de davantage de connaissances sur le cannabis, qui a été consommé par des milliards de personnes pendant des millénaires, ou sur le LSD, qui a été scientifiquement étudié au cours des septante dernières années, ou sur la MDMA (ecstasy), qui a été ingérée par des millions de personnes au cours des trois dernières décennies. Un nouveau produit chimique de recherche a pu être utilisé par une poignée de personnes pendant quelques mois, ou alors pénétrer rapidement dans la circulation sanguine de centaines de milliers de personnes.

Aujourd'hui, ces produits ne sont plus simplement distribués sous forme de poudres chimiques, mais aussi sous forme de comprimés, etc. Beaucoup de ces produits sont formellement vendus pour un usage récréatif même lorsqu'ils portent une étiquette avec la mention «pas destiné à la consommation humaine». Comme les gouvernements interviennent pour contrôler les substances qui gagnent en popularité, de nouveaux produits sont synthétisés ou commercialisés pour remplacer celles-ci, et toute cette situation est exacerbée par la facilité de fabrication de produits en Chine ou dans les pays en développement.

COMPTES RENDUS D'EXPÉRIENCES SUR EROWID

En 2000, Erowid a commencé à publier des informations sur les produits chimiques de recherche, le plus souvent sous forme de témoignages soumis par les visiteurs du site.

Au début des années 2000, les produits de ce type qui ont été mentionnés dans les témoignages appartenaient le plus souvent à la catégorie de drogues des tryptamines² ou des phényléthylamines³ dont les effets sont comparables à ceux de la MDMA ou des psychédéliques classiques. Pas plus tard que 2004, la vente par Internet s'est généralisée. Deux mille quatre a été une année marquée par l'opération «Web Tryp» menée par la United States Drug Enforcement

¹ Erowid Center est une organisation à but non lucratif. Prière de nous contacter si vous désirez discuter d'un aspect quelconque concernant les comptes rendus d'expériences publiés sur Erowid.org; nous sommes intéressés à entrer en contact avec les chercheurs et les groupes de réduction des risques, de connaître vos méthodes et résultats et de discuter d'une collaboration éventuelle.

² La tryptamine est un alcaloïde monoamine présent dans les plantes, les champignons ou chez les animaux. De nombreux composés bio-actifs sont des tryptamines, dont les neurotransmetteurs et les drogues psychédéliques comme le 5-MeO-DMT, le DMT, le LSD et la psilocybine.

³ Les phényléthylamines sont constituées du squelette chimique de la phényléthylamine (PEA). Sur le plan des effets physiologiques, elles possèdent des propriétés stimulantes, empathogènes ou hallucinogènes. La MDMA, le 2C-B et la mescaline sont des phényléthylamines bien connues.



Administration, qui a conduit à l'arrestation de dix personnes associées avec des sites de vente de drogues aux États-Unis. L'opération «Ismene», une opération homologuée menée au Royaume-Uni, a permis d'arrêter les clients britanniques de ces

sites internet. Pendant un certain temps, les vendeurs en ligne sont passés dans la clandestinité. Cependant, l'être humain étant attiré par les effets psychotropes, et le capitalisme commercial étant un phénomène naturel dans un marché déréglementé, il n'a pas fallu attendre longtemps pour que des points de vente ne refassent surface après cet épisode. Dans la seconde moitié des années 2000, les mélanges d'herbes contenant des produits chimiques non identifiés sont apparus, et une multitude de stimulants (les pipérazines⁴ et les produits analogues aux cathinones synthétiques⁵) sont devenus de plus en plus populaires. Il en va de même pour la gamme des produits chimiques mentionnée dans les témoignages, et nous nous attendons à ce que cette tendance continue.

DILEMME DE «FOXY»

Le moment opportun pour l'introduction sur Erowid de données concernant une nouvelle substance peut être difficile à déterminer. En effet, en 1999, Erowid a commencé à publier des témoignages sur le 5-MeO-DiPT (également connu sous le nom argotique de «foxy»). En publiant des informations sur cette substance avant qu'elle n'ait été utilisée par un grand nombre de personnes, Erowid a malencontreusement fait de la publicité pour une substance auparavant inconnue du grand public. Le site a par ailleurs été accusé d'avoir éveillé l'intérêt de la justice et d'avoir suscité l'attention médiatique sur cette nouvelle drogue. Cette expérience a influencé les choix éditoriaux pour déterminer quand et comment il convient de publier des informations sur les nouveaux composés chimiques.

CHOIX DES TÉMOIGNAGES

La publication des comptes rendus sur Erowid passe par deux étapes: le «triage» et la «révision». Depuis 2004, près de 170 personnes ont participé à la formation au triage et 40% d'entre elles ont trié au moins 500 comptes rendus. En raison de la nature du travail fondé sur le bénévolat, environ

⁴ Les pipérazines appartiennent à un grand groupe de substances chimiques, comprenant plusieurs stimulants (la BZP, la TFMP, etc.) ainsi que des produits contre le mal des transports (la cyclizine, la méclozine) et le sildénafil (Viagra), médicament contre le dysfonctionnement érectile.

⁵ La cathinone est un alcaloïde monoamine présent dans l'arbuste *Catha edulis* (khat, qat), chimiquement semblable à l'éphédrine, la cathine, la bk-MDMA («methylone»), la 4-méthylmethcathinone («méphédron») et aux amphétamines.

25 personnes sont actives à tout moment. Un groupe plus restreint de réviseurs publie ensuite les comptes rendus ayant passé l'étape du triage. Ces bénévoles se trouvent aux États-Unis, au Canada, dans l'Union Européenne, en Australie et en Afrique du Sud.

À ce jour, 86 000 comptes rendus d'expériences ont été soumis à Erowid et 20 000 d'entre eux ont été publiés⁶. Les comptes rendus restants se trouvent dans différentes étapes du processus de filtrage ou sont trop médiocres pour être publiés. Après avoir été soumis par les auteurs, les comptes rendus sont rentrés dans la base de données et ils peuvent être consultés par les bénévoles qui ont un accès protégé par un mot de passe. En règle générale, un réviseur travaille sur un compte rendu choisi parmi les comptes rendus qui ont été «entièrement triés» (lus et évalués par une équipe de triage), afin de trouver des comptes rendus de meilleure qualité pour la publication. Les réviseurs peuvent aussi opérer leur choix en cherchant des témoignages par rapport à un mot clé. Même si les témoignages ne sont pas soumis aux mêmes critères de rédaction et de vérification des faits que beaucoup d'autres parties d'Erowid, ils passent par un processus minutieux de sélection et de catégorisation.

Vie privée

Erowid se distingue des plateformes ou forums de discussion, des sites de réseautage social ou d'un wiki édité par le public. Aujourd'hui, de plus en plus de sites internet mettent en ligne des informations qui sont filtrées après leur publication par des moyens sociaux comme les balises, les modérateurs et les évaluations. En revanche, Erowid se fonde encore sur le modèle classique d'édition en filtrant les informations avant leur publication. La protection des données personnelles est un aspect essentiel du modèle de publication de témoignages: chaque compte rendu est filtré avant de paraître en ligne sur le site, les auteurs de ces comptes rendus ne les publient pas eux-mêmes, les visiteurs du site ne peuvent pas se contacter directement et les détails évidents qui permettraient d'identifier une personne sont supprimés des comptes rendus.

À QUOI BON PUBLIER DES COMPTES RENDUS D'EXPÉRIENCES?

En plus d'une illustration de faits gravement nuisibles, les comptes rendus d'expériences offrent la possibilité de partager des informations avant qu'une personne ne devienne victime d'un accident. Les personnes qui ingèrent des produits chimiques de recherche sont volontairement des cobayes. Elles contribuent ainsi à l'élargissement des connaissances sur les psychotropes, mais elles peuvent aussi mettre en péril leur santé. Une grande partie des connaissances sur les effets de ces substances, qu'ils soient positifs ou négatifs, repose sur des témoignages écrits.

⁶ Au cours des six derniers mois, Erowid a publié plus de 700 comptes rendus d'expériences qui sont consultés 115 000 fois par jour.

Avantages des témoignages

- 1) Le fait de contenir des événements qui ne résultent pas en une urgence médicale.
- 2) La possibilité de partager son expérience tout en restant anonyme.
- 3) La mise à disposition, à travers un grand nombre de récits divers et variés, de données précieuses aux médecins, conseillers, éducateurs consommateurs et au personnel infirmier.

Bien sûr qu'il existe d'autres types de ressources. Lorsqu'un produit chimique gagne en popularité, certains usagers sont susceptibles de développer des complications et de se retrouver à l'hôpital. Les médecins qui traitent de tels patients peuvent décider de rédiger un rapport d'observations cliniques ou de mener des recherches pour analyser les effets de la drogue sur la santé dans une population donnée. Il n'existe que peu d'articles en anglais accessibles au public sur les *produits chimiques de recherche*. En effet, la plupart des cas d'ingestion de ces produits ne se terminent pas par une hospitalisation ou une publication dans un journal révisé par des pairs. Les témoignages permettent donc de comprendre les circonstances dans lesquelles les substances sont consommées ainsi que les convictions et les attentes des consommateurs. Bien qu'un témoignage nous offre juste une petite idée des effets d'une substance, une multitude de témoignages peut être une source importante de données, comparable aux résultats d'enquêtes.

Je suis content qu'ils témoignent... remarques d'un médecin

«J'aime le site d'Erowid et la manière dont il est géré. Je ne consomme pas de substances psychotropes. Je suis médecin, plus précisément médecin urgentiste dans la campagne de l'Illinois. Je soigne des personnes qui consomment toutes sortes de substances: produits chimiques de synthèse, médicaments sur ordonnance ou non, herbes et n'importe quelle substance qui modifie leur perception de l'univers. Malheureusement, bien sûr, elles sont nombreuses à ne pas réfléchir, à ne pas lire et à mélanger des choses qui ne devraient pas être mélangées. La plupart du temps, ces personnes arrivent aux urgences parce qu'elles sont trop défoncées ou parce qu'elles ont une crise de panique (ou quelque chose de similaire). La plupart d'entre elles ne se rappellent même pas (ou n'admettent pas se rappeler) ce qu'elles ont consommé, mais quand elles sont en mesure de le faire, c'est pratique de faire des recherches sur Erowid pour voir si quelqu'un d'autre a vécu la même chose. [...]

Après avoir découvert ce site extrêmement utile, je l'ai conseillé à d'autres médecins ainsi qu'au personnel chargé du respect de la loi qui sont tous très reconnaissants de l'existence de ce site. Bien que cela puisse avoir l'air ironique, je pense vraiment ce que je dis.

Quoiqu'il en soit, je suis désolé de voir des personnes consommer des substances psychotropes, car je pense qu'il s'agit là d'une cause d'hospitalisation qui pourrait être évitée. Cependant, je suis content de pouvoir lire les témoignages des personnes qui continuent malgré tout à consommer ce type de substances.»

PUBLIC VARIÉ

Si de nombreuses personnes soumettent leur témoignage essentiellement dans le but de partager leur expérience avec des pairs ayant eux-mêmes consommé ou qui ont l'intention d'essayer de nouveaux composés psychotropes, Erowid publie ces comptes rendus en gardant à l'esprit un public plus large. Nous avons reçu un courrier de la part d'un médecin urgentiste décrivant la manière dont il a découvert les témoignages sur Erowid, qu'il utilise désormais pour son travail. Il a aussi conseillé à d'autres médecins de consulter ce site [voir encadré]. Lorsqu'une personne finit à l'hôpital après avoir ingéré des produits chimiques de recherche, certains médecins sauront peut-être seulement deviner quel sera le traitement approprié. Il se peut que les médecins n'aient même jamais entendu parler des substances consommées. Erowid reçoit régulièrement des réactions semblables à ce courrier, indiquant que les témoignages publiés sont utiles pour le personnel de santé.

MISE À L'ÉPREUVE DES TÉMOIGNAGES

La lecture et la publication de comptes rendus d'expérience se heurtent à un certain nombre de difficultés. En effet, un grand nombre de témoignages sont soumis à Erowid qui ne dispose que d'un nombre restreint de bénévoles pour les lire: il est donc difficile de faire face à la quantité de témoignages soumis. Près de 40% des comptes rendus soumis ne sont pas de qualité suffisante pour être mis sur une liste publique, car trop confus ou manquant de données utiles. Par ailleurs, 20% supplémentaires ne sont pas très bien rédigés, ou bien décrivent un comportement imprudent et une consommation nuisible, mais contiennent toutefois une courte description d'une interaction de drogues ou d'un effet idiosyncrasique qui vaut la peine d'être documentée.

Les comptes rendus incomplets suscitent de nombreuses questions chez le lecteur: est-ce que l'utilisateur est sous médicaments? A-t-il des problèmes de santé qui ont été diagnostiqués? A-t-il mangé avant de consommer? Était-il bien reposé ou fatigué? Quelle a été la dose consommée? A-t-il mesuré la substance? Si oui, comment? Et une question majeure: quel est le degré de certitude quant à l'identité de la substance consommée? Ce sont ces types de questions sans réponse qui permettent aux bénévoles d'Erowid d'évaluer les récits, mais ces questions relèvent aussi des difficultés liées à la lecture de témoignages.

Les comptes rendus sur les produits chimiques de recherche posent des problèmes particuliers qui sont notamment liés à la nouveauté des composés, et à l'espace chaotique et sans cesse changeant dans lequel ils sont vendus. Par exemple, citer le nom d'un produit peut parfois prêter à confusion. En effet, lorsqu'une personne se rend à l'hôpital après avoir consommé une substance psychotrope nommée méthédrone ou méphédrone ou encore méthylone, cela risque d'embrouiller le personnel infirmier. La personne qui ne dispose d'aucune connaissance du monde des produits chimiques de recherche, peut confondre le nom des substances précédentes avec la «méthadone», un opioïde dont la composition chimique et la pharmacologie

n'ont rien à voir avec celles des trois cathinones analogues susmentionnés. La «méthylone» est un autre exemple de substance dont le nom correspond au nom de marque d'un corticostéroïde injectable.

La citation de noms des substances dans les comptes rendus d'expérience peut aussi prêter à confusion. L'emballage d'un produit peut ne rien révéler ou presque quant au produit chimique qu'il contient (Figure 1). En effet, le produit peut être décrit comme étant un «engrais», un «déodorisant», des «sels de bain» ou de l'«encens». Abstraction faite de l'emballage et malgré l'analyse d'un ou de plusieurs échantillons, nous ne sommes pas toujours en mesure de savoir ce qui est contenu dans un lot particulier de substances, puisque des composés différents ont pu avoir été utilisés au fil du temps. Il est donc difficile d'évaluer un témoignage sans connaître la substance consommée par l'auteur.



Fig.1:

L'emballage à gauche se présente comme celui de «comprimés pour faire la fête». Les emballages du milieu et à droite sont devenus des emballages d'engrais. Cependant, même sous forme d'engrais, ce produit semble être d'une «puissance diabolique».



Fig.2:

Exemple sans conséquences d'une erreur d'étiquetage.

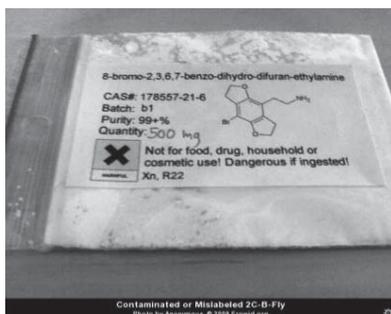


Fig.3:

Exemple fatal d'une erreur d'étiquetage.

Un mauvais étiquetage ou une erreur d'identification constitue une autre difficulté majeure. Par exemple, la molécule de la figure 2 est une représentation incorrecte de l'éthylcathinone plutôt que du 4-méthylmethcathinone. En juillet 2010, Streetwork Zurich a testé un comprimé d'ecstasy disponible dans la rue, muni d'un logo de notes de musiques contenant un herbicide appelé «MCP». Est-ce qu'un producteur ou un laboratoire mal informé a confondu le nom d'un herbicide (MCP) avec celui d'un stimulant portant un nom similaire (m-CPP)?

Une erreur d'identification peut avoir des conséquences dramatiques. En effet, la substance représentée dans la figure 3 a été vendue comme 2C-B-fly et a causé deux décès et plusieurs hospitalisations en 2009. Une analyse chimique ultérieure a révélé que la substance était de la bromo-libellule, un produit chimique de recherche à action prolongée, qui est environ dix fois plus puissant que le 2C-B-fly.

Pas tous les incidents ne connaissent une fin aussi tragique que les décès liés à la bromo-libellule, mais un mauvais étiquetage, une erreur d'identification ou de mesure, et une modification dans la synthèse ou la formule de composition peut être à l'origine d'une perception confuse de la dose, des effets et des risques inhérents à une substance. Du moins, cela ressort parfaitement des comptes rendus d'expérience.

Inconvénients des témoignages

- 1) Le manque fréquent de détails importants.
- 2) L'impossibilité de vérifier les données ou de rester en contact avec les auteurs.
- 3) L'impossibilité d'évaluer correctement le nombre de morts.
- 4) **L'absence de données toxicologiques permettant de valider l'identité de la ou des substance(s) impliquée(s).**

SYNTHÈSE

En publiant des résultats de recherche formels ainsi que des témoignages soumis par les usagers de drogues, Erowid s'efforce de présenter à un large public une information détaillée et une multitude d'opinions. Les groupes professionnels et le public peuvent ainsi travailler en synergie pour rassembler et partager des connaissances sur les psychotropes, et ce, d'une manière qui permet de mieux connaître ce domaine complexe et difficile à appréhender. En gardant cela à l'esprit, les comptes rendus d'expérience ont une valeur intrinsèque pour un large public. Enfin, recueillir et partager ces comptes rendus sert aussi bien les objectifs de la santé publique que la compréhension individuelle et sociétale de la complexité des problèmes entourant les produits chimiques de recherche.

Courriel:

info@erowid.org

Article paru en anglais et en allemand dans SuchtMagazin 5/2010.

USAGERS-REVENDEURS, LES OUBLIÉS DE LA RÉDUCTION DES RISQUES

Vincent Benso, Technoplus, Paris

Cet article est issu d'une recherche-action menée auprès d'usagers-revendeurs de cocaïne en Ile de France. Contrairement aux idées reçues, c'est souvent par la vente que l'on devient consommateur. De plus, ce sont les clients qui font le dealer plutôt que l'inverse. L'article met également en évidence que de manière générale, l'aspect de la vente dans la trajectoire des personnes n'est pas abordé lors de l'accompagnement thérapeutique. Technoplus a édité un flyer pour aborder cette thématique dans une perspective de réduction des risques. (réd.)

L'USAGE-REVENTE, UNE NOTION MAL CONCEPTUALISÉE

Bien que le terme soit couramment employé, il est difficile de trouver une véritable définition de l'usage-revente. Les services de police l'utilisent dans leur fichier des interpellations, afin de désigner «des usagers qui se livrent à des activités de vente, souvent pour payer leur propre consommation»¹ mais la loi elle-même n'en fait pas mention. En effet, la Loi de 1970 ayant posé comme principe de soigner les usagers et de réprimer les trafiquants, l'usager trafiquant apparaît comme un cas limite. Malgré les nombreuses circulaires venues préciser les dispositions qu'il convenait de prendre à leur encontre, il semble que «la Cour de cassation laisse aux juges du fond un pouvoir souverain pour déterminer la qualification adaptée à la situation»², et que «finalement le traitement de l'usage-revente a largement été laissé à l'appréciation locale»³.

«Appréciation locale», c'est aussi ce qui vient en tête lorsque l'on s'intéresse à l'acceptation courante du terme, fréquemment utilisé dans les médias pour désigner des usagers trafiquants bénéficiant de circonstances atténuantes, comme par exemple un faible volume de quantités vendues ou un fort niveau de dépendance. Une analyse plus poussée laisse toutefois penser que d'autres critères peuvent aussi entrer en ligne de compte: appartenance ethnique, intégration sociale, modalités de la revente... Où l'on voit que la qualification d'usager-revendeur reflète plus le système de valeurs de l'observateur qu'une réalité objective.

La conceptualisation de cette notion n'est pourtant pas difficile, il suffit de se référer à celle des deux termes qui la compose: est usager-revendeur tout individu à la fois usager et revendeur d'au moins un même produit. Certes, cela ouvre un éventail très large et l'on opposera qu'un importateur de grosses quantités par ailleurs consommateur occasionnel

n'a que peu de choses en commun avec un consommateur quotidien revendant à l'occasion quelques grammes à ses amis. Cependant, la nécessité d'effectuer un travail de typologisation des différentes pratiques que recouvre un concept n'en remet pas la pertinence en question. Gardons seulement à l'esprit que l'usage-revente ne peut s'étudier en tant que tel, qu'il faut cibler des catégories plus précises et rester ensuite vigilant quant à la généralisation des résultats obtenus.



La catégorie à laquelle s'est intéressée la recherche⁴ sur laquelle s'appuie cet article est donc extrêmement spécifique: les usagers-revendeurs de cocaïne officiant en espace festif techno, en Ile de France, avec deux critères d'inclusion supplémentaires: avoir connu des périodes de consommation quotidienne

d'au moins un mois et avoir manipulé des volumes supérieurs à 25g/semaine. Les conclusions livrées ici ne concernent donc que cette catégorie et lorsqu'on parlera d'usagers-revendeurs ou d'usage-revente, c'est uniquement à ceux-ci et leur pratique que l'on fera allusion. Ainsi le tableau assez alarmant que dresse cette étude doit être relativisé par l'existence de beaucoup d'usagers-revendeurs parvenant à limiter leur investissement dans cette pratique. Malgré une garantie d'anonymat, la quinzaine d'entre eux ayant accepté de se livrer au jeu de l'entretien enregistré étaient en réalité des ex-usagers-revendeurs. Une quinzaine d'usagers-revendeurs en activité ont aussi été interviewés mais de façon informelle et cinq autres entretiens ont été menés par M. Ruby auprès d'usagers-revendeurs incarcérés.

¹ Costes J.M. (dir), *Drogues et dépendances, données essentielles*. OFDT, La découverte, Paris, 2005.

² Cabalero F, Bisioux Y., *Droit de la Drogue*, Dalloz, Paris 2000.

³ Barre. M.D., «Aux frontières de l'usage: les échanges, le commerce». *Études et données pénales* n°108, 2008.

⁴ Menée sous la direction de M. Joubert, disponible dans une version synthétique auprès de Technoplus.

L'ENTRÉE

A contrepied du cliché du dealer non consommateur, une part non négligeable des usagers-revendeurs interrogés sont entrés dans cette pratique par la revente. Fréquemment issus de milieux populaires, ces jeunes désargentés et largement opposés (en ce qui les concerne) à la consommation de «drogues dures» voient dans la possibilité d'aider un ami revendeur à écouler ses stocks (en soirée ou auprès d'autres amis demandeurs) un bon moyen de gagner un peu d'argent de poche. Les formes de revente ainsi développées s'appuient sur des liens personnels, les poussant à fréquenter leurs clients sur le long terme. Ces derniers étant fréquemment des consommateurs intégrés ne rencontrant que peu de problèmes liés à leur usage, les représentations des petits revendeurs évoluent et d'une surestimation des dangers liés à l'usage de drogue, certains passent à leur sous-estimation. Ils pourront alors commencer à consommer, initiés par leurs clients qui, ayant tout intérêt à conserver de bons rapports avec eux, leur ouvrent parfois les portes d'univers jusqu'alors inaccessibles: défonce, soirées, rencontres, c'est «le bluff de l'argent et de la cocaïne»⁵ qui commence...

L'autre porte d'entrée est plus connue, c'est celle où l'individu commence par consommer et ne revend qu'ensuite. On imagine alors des usagers très lourdement engagés dans la consommation, «contraints» de revendre pour pouvoir se payer leur dose; pourtant, chez les témoins interrogés, le niveau de consommation ou de dépendance n'apparaît pas comme un facteur déterminant dans le passage de l'usage vers la revente. La recherche menée incite plutôt à relier l'entrée dans la revente à des facteurs d'ordre situationnels, au premier rang desquels l'accès à des produits de bonne qualité et peu chers, ainsi que la position dans le groupe de pairs. En effet, le premier acte de revente se fait fréquemment sans réaliser de bénéfices, sous l'impulsion d'amis en recherche de produit, pour leur *rendre service*. Il peut s'agir de *dépanner* une petite quantité prélevée sur la consommation personnelle, ou de *faire les courses* pour un ami ou tout le groupe. Plus le différentiel entre l'accès au produit d'un consommateur et celui de ses pairs est important, plus les demandes auxquelles il sera soumis se feront pressantes, le revendeur jouant alors un rôle d'intermédiaire social⁶ entre des univers qui ne se côtoient pas.

⁵ Selleret J.B., *Usage et mise à disposition de matériel, Actes de la table ronde du 8 juin 2007: «pratiques et usages en détention», Cahiers thématiques de l'AFR: réduction des risques et prison.*

⁶ Nouguez, E., *Réseaux, capital social et profits dans le deal de cannabis, ENS Cachan, terrains et travaux, 2003/1, N°4. (disponible sur Cairn.info)*

PLUS ON EN VEND ET PLUS ON A DE RAISONS D'EN VENDRE...

Une fois cette première transaction effectuée, il est fort possible que les amis dépannés en redemandent. S'il accepte de recommencer, l'individu deviendra progressivement le revendeur attiré de ses amis qui chercheront d'autant moins d'autres *plans* qu'ils en auront déjà un. Cela les exposera d'ailleurs aussi aux demandes de leurs propres amis et certains d'entre eux pourront à leur tour entrer dans la revente. Si l'on se place dans une modélisation pyramidale du trafic, on voit que le revendeur initial ne monte pas réellement d'un échelon, par contre un nouvel échelon vient se placer sous sa position. Théoriquement, son statut juridique change puisqu'il fournit désormais d'autres revendeurs.

En raison sans doute du grand nombre de consommateurs de cocaïne intégrés socialement dont on peut supposer qu'ils sont peu enclins à fréquenter les «scènes ouvertes», ainsi qu'en raison de la répression qui force fréquemment les usagers à changer de *plan*, il semble qu'une fois le revendeur officialisé, les clients potentiels ne manquent pas. A mille lieues du stéréotype du dealer prosélyte, ce sont donc les revendeurs qui refusent des clients. Toutefois, plusieurs mécanismes tendent à leur faire accepter d'augmenter les volumes manipulés. D'une part, la réalisation d'un certain nombre d'actes de revente tend à leur faire relativiser les risques d'interpellations et d'arnaques, de l'autre, ils commencent à envisager les bénéfices qu'ils peuvent tirer de la situation: un statut social *a priori* valorisé dans les réseaux d'usagers, et évidemment des bénéfices matériels, en nature ou en espèces. A ce sujet, remarquons qu'à travers la dégressivité des tarifs, la structure du marché des drogues encourage à augmenter les quantités vendues. En effet, les économies réalisées sont loin d'être négligeables: sur un achat de cinquante grammes de cocaïne, le rabais unitaire est d'environ 10 euros par rapport à l'achat d'un seul gramme. En allégeant chaque gramme vendu de 0.1g, le revendeur peut donc récupérer 5g de cocaïne et 500 euros par lot de 50g écoulé...

LES RISQUES

Financiers ou sociaux, ces bénéfices font que la période suivant l'entrée dans l'usage-revente est souvent vécue comme un moment agréable. Cependant, pour décrire cette *lune de miel*, beaucoup des ex-usagers-revendeurs interrogés emploient des métaphores oniriques, en opposition au «retour à la réalité» que constitue la sortie. Cette impression d'avoir été «comme dans un rêve» est certainement liée à la forte augmentation des consommations qui accompagne cette période. En effet, avoir des produits chez soi facilite le passage à l'acte, d'autant qu'il est d'usage de

consommer avec ses clients. De plus, le frein financier (très important pour la cocaïne) se délite puisque le coût des consommations est perçu comme un manque à gagner et non plus comme une réelle dépense. Les différentes formes de dépendance que peut alors développer l'individu agissent comme un nouveau facteur le poussant à continuer la revente, cette fois afin de financer sa consommation. Il est d'ailleurs fréquent que les bénéfices financiers réalisés par les usagers-revendeurs s'amenuisent au fur et à mesure de leur «carrière».

Qu'ils aient commencé par consommer ou par revendre, les usagers-revendeurs sont donc généralement de «gros» consommateurs. En tant que tels, ils sont particulièrement touchés par les différents risques sanitaires liés à l'usage, auxquels s'ajoute un certain nombre de risques spécifiques à leur pratique que l'on peut classer en trois grandes catégories:

Risques sociaux

Si le statut d'usager-revendeur offre une position de force dans les réseaux d'usagers, la revente demeure une conduite largement stigmatisée. Les revendeurs sont donc souvent rejetés par leurs anciens amis, parfois même par leur famille lorsqu'elle découvre leur activité. Ils s'éloignent parfois aussi de leurs amis qui «font la morale», et leur entourage peut tendre progressivement à se réduire à une cour de profiteurs qui ont tout intérêt à ce qu'ils persistent dans leur pratique. De plus, le revenu financier peut faire apparaître les activités professionnelles comme superflues. La consommation et la participation à de nombreuses soirées étant difficilement compatibles avec un emploi du temps normal, un certain nombre d'entre eux abandonnent progressivement leurs activités scolaires et/ou professionnelles. Pourtant, les revenus tirés du trafic sont sales et ne peuvent être épargnés ou utilisés pour payer un loyer. Sous la *flambe* et derrière un téléphone qui sonne sans arrêt se cache donc souvent une insoupçonnable précarité matérielle et affective.

Risques de vols et de violence

Les revenus dégagés par une activité illicite sont d'autant plus sujets à la convoitise qu'en cas de problème le recours légal est impossible. Ainsi les vols, rackets, cambriolages, etc., sont très fréquents. Il peut s'agir de clients insatisfaits, de spécialistes de ce type de rackets, d'anciens associés, ou de fournisseurs non payés. En effet, beaucoup de revendeurs achètent et vendent à crédit, et tout le système des achats à crédit repose sur le possible recours à la violence. Dès lors qu'un usager-revendeur n'est pas payé par ses clients, s'est fait racketter, arrêter, ou encore qu'il a trop consommé pour pouvoir «rentrer dans ses comptes», il se retrouve dans une position difficile. Généralement les fournisseurs proposent deux solutions: trouver l'argent (ce qui peut pousser les revendeurs à commettre des actes de délinquance) ou accepter un nouveau lot à crédit pour rembourser. On imagine le cercle vicieux dans lequel se voient pris ceux qui consomment trop, passant d'un lot à un autre sans jamais parvenir à renflouer leur dette.

Risques judiciaires

C'est le risque le plus évident. Universellement crainte par les usagers-revendeurs, la justice ne plaisante en effet pas du tout avec ce délit puni de cinq ans d'emprisonnement. Cette recherche n'a pas abordé la réalité des pratiques judiciaires (pour des raisons d'accès) mais il est fort probable que la loi sur la récidive et les peines planchers frappe très durement les usagers-revendeurs les plus dépendants (plus à même de recommencer) et les plus précarisés (plus faciles à interpeller). Il est difficile aussi de déterminer dans quelle proportion l'obligation de soin est prononcée; cependant, un grand nombre de témoins interrogés avaient déjà été en contact avec le système de santé.

Les sorties

Si, pour certains d'entre eux, ce contact faisait effectivement suite à une injonction thérapeutique, pour les autres il s'agissait d'une démarche personnelle. En effet, les différents risques évoqués plus haut finissent inmanquablement par occasionner aux usagers-revendeurs des problèmes concrets. Au bout de quelques années, une certaine lassitude s'installe et un nouveau regard sur la pratique s'élabore: ils éprouvent l'envie d'arrêter, de renouer avec un mode de vie «normal». C'est malheureusement là que les difficultés commencent car arrêter, cela signifie d'abord arrêter de consommer et donc réaliser quelles dépendances l'individu peut avoir développées, mais cela signifie aussi arrêter de vendre et donc se faire lâcher par un certain nombre d'«amis», se priver d'une source de revenus, et, pour ceux qui n'avaient pas d'activité professionnelle, réaliser que les possibilités de reconversion dans le monde du travail sont limitées par des trous sur le CV ou un casier judiciaire, ce qui implique de devoir accepter des emplois qui, par effet de contraste, apparaissent encore plus difficiles et mal payés qu'ils ne le sont vraiment... Cette période est si sombre que les rechutes sont fréquentes. Vécus comme des échecs, ces remariages ne donnent pas lieu à de nouvelles lunes de miel mais plutôt à des périodes propices aux comportements autodestructeurs (surconsommation, bagarres, TS...). Cela dit, au bout de quelques tentatives, la plupart semblent tant bien que mal parvenir à sortir de l'usage-revente, généralement «motivés» par le développement d'un nouveau projet de vie et surtout par une rencontre.

SYSTÈME DE SOIN ET RÉDUCTION DES RISQUES: LE GRAND VIDE

Les usagers-revendeurs sortent souvent de leur pratique en se mettant en couple, on peut pourtant dire qu'ils arrêtent seuls. En effet, si comme on l'a vu, beaucoup entrent en contact avec des intervenants spécialisés, la plupart ont été déçus par les prestations reçues. Certes, les chiffres sont limités et des biais peuvent exister, il demeure toutefois intéressant de constater que les spécificités de leurs pratiques n'ont pas été prises en compte, et même que leurs activités de revendeurs se sont vu complètement évacuées des entretiens au profit du seul usage. A la décharge des soignants, il faut dire que, la plupart du temps, les usagers-

revendeurs viennent pour arrêter l'usage et qu'ils n'abordent pas spontanément la thématique de la revente, trop stigmatisée. Devant l'importance de cette dimension dans l'expérience vécue par l'individu, on peut tout de même regretter que les intervenants rencontrés ne l'aient pas non plus abordée, y compris face à des individus assumant des consommations de 10g de cocaïne par semaine (min. 2000 euros/mois) qui impliquent d'être revendeur pour 90% des gens...

On peut tout autant regretter que la prévention traditionnelle ou la réduction des risques ne se soient jamais emparées de cette thématique. En effet, en dépit des nombreux risques évoqués précédemment qui apparaissent comme autant de leviers possibles pour des actions préventives, et alors même que des recherches en sociologie⁷ traitent du sujet depuis les années nonante, il semble bien qu'en France comme en Europe aucune brochure, aucune formation, aucun outil n'ait jamais porté sur cette pratique. Plusieurs hypothèses peuvent être développées pour expliquer ce désert: un effet de disposition qui pousse les acteurs de la santé à envisager les revendeurs comme des vecteurs et non des cibles d'action, la volonté de garder une distinction forte entre les revendeurs et les usagers afin de protéger ces derniers, ou encore la proximité avec la figure stéréotypée du dealer qui exclut toute action non répressive.

UNE BROCHURE TEST

Afin de pallier le manque d'outils de prévention et pour tester ces différentes hypothèses, la recherche menée incluait une dimension action, qui prit la forme de l'édition d'une brochure spécifique à l'usage-revente. Porté par Technoplus, ce projet permit de montrer que la principale difficulté à surmonter était en fait d'ordre juridique. Aux dires des juristes consultés, la thématique est extrêmement sensible et, étant donné leurs divergences d'opinion, il semble très difficile de déterminer ce qu'il est possible de

dire de ce qui ne l'est pas. L'enjeu est d'autant plus important que la justice fonctionne par jurisprudence et qu'un procès perdu pourrait fermer définitivement la porte à ce type d'actions. Certes, le décret de 2004 entourant la réduction des risques comporte une partie sur «l'expérimentation de nouveaux outils», il y est toutefois seulement mentionné que «les équipes de RDR peuvent participer à l'évaluation de nouveaux outils». Quid de leur élaboration? Et comment évaluer un outil que l'on ne peut expérimenter?

Autant de questions qui bloquent des actions dont la pertinence sanitaire ne fait pourtant l'objet d'aucun doute. Au bout de deux ans et demi de réflexions autour de la rédaction de ce flyer et après que Jean-Marc Priez ait accepté d'en assumer la direction de publication, Technoplus a donc décidé de l'édition. Il est ainsi désormais diffusé lors des interventions.

Une évaluation étant aujourd'hui nécessaire, des retours sur ce nouvel outil seraient les bienvenus. Il est disponible gratuitement auprès de l'association Technoplus (par simple mail ou téléphone).

Courriel:

benso_vincent@yahoo.fr

Article initialement publié dans SWAPS no 59 (Revue sur la santé, la réduction des risques et l'usage de drogues). Cet article est également paru en anglais et en allemand dans SuchtMagazin 5/2010.



⁷ Voir notamment:

- Murphy S., Waldorf D., Reinman C., *Drifting into dealing: becoming a cocaine seller*, *Qualitative sociology*, n°13 vol 4, 1990.

- Joubert M., *Introduction in Trafic de drogues et modes de vie*, *Toxibase*, 4ème trimestre 1995.

LES QUALITÉS DES ÉDUCATEURS DE PAIRS SELON LES CONSOMMATEURS D'ECSTASY

Edmund Silins, National Drug and Alcohol Research Centre; University of New South Wales, Sydney, 2052, Australia, **Anne M Bleeker, Jan Copeland, Paul Dillon**, National Cannabis Prevention and Information Centre, University of New South Wales, Sydney, 2052, Australia, **Kristina Devlin**, Manly Drug Education Counselling Centre, Sydney, 2095, Australia, **Floor van Bakkum, Judith Noijen**, Jellinek Prevention, Amsterdam, 1001AS, Netherlands.

La présente étude a examiné l'importance des qualités des éducateurs de pairs parmi les consommateurs d'ecstasy en Australie et aux Pays-Bas. Une expérience en matière de consommation de drogues illicites, une affinité avec la sous-culture où l'ecstasy est consommée et l'âge sont apparus comme étant des caractéristiques importantes des éducateurs de pairs. Les incidences sur les pratiques éducatives des pairs concernant l'ecstasy sont exposées ci-après.

INTRODUCTION

Au cours des deux dernières décennies, les efforts de pairs en matière de réduction de risques liés à l'ecstasy sont devenus de plus en plus populaires en Australie (par exemple, KIS, Sydney), en Europe (par exemple, Unity, Amsterdam), au Royaume-Uni (par exemple, Crew 2000, Édimbourg) et aux États-Unis (par exemple, DanceSafe)¹. Les interventions de pairs ont recours à des déterminants de santé tels que la connaissance, le comportement et l'estime de soi² et sont considérées comme une manière crédible et économique de partager des informations³. Cependant, l'approche par l'éducation des pairs a aussi été remise en question⁴. En effet, l'efficacité de l'éducation des pairs dépend en partie de la manière dont le groupe de pairs perçoit les caractéristiques de l'éducateur⁵. Les pairs sont plus à même de recevoir des informations d'éducateurs de pairs qu'ils considèrent comme chaleureux, solidaires, attirants et dignes de confiance⁶, et qui leur ressemblent en termes d'ethnicité, de genre et d'âge⁷.

Malgré la multitude d'interventions de pairs en matière de réduction des risques pour les consommateurs d'ecstasy, relativement peu d'études ont mis l'accent sur l'éducation

des pairs au sein de cette population⁸. La littérature dans le domaine de l'éducation de pairs se fonde souvent sur le travail réalisé avec d'autres populations (par exemple, les sans-abris, les collégiens, les usagers de drogues par injection) et doit donc être appliquée avec prudence aux consommateurs d'ecstasy. En effet, ces derniers consti-

tuent, par exemple, une population unique qui se distingue des autres usagers de drogues (comme les usagers de drogues par injection) par l'âge, l'éducation, l'emploi et les modes de consommation de drogues⁹, et nécessite de ce fait une étude à part.

Des études générales sur la population adulte ont montré qu'il existe une différence dans le mode de consommation

d'ecstasy entre l'Australie et les Pays-Bas. En Australie, la prévalence à vie concernait 8,9% des personnes interrogées et 3,5% ont affirmé avoir consommé cette drogue récemment (par exemple, au cours des 12 derniers mois)¹⁰. Aux Pays-Bas, la prévalence à vie concernait 3,4% des personnes sondées et 1,2% ont indiqué avoir utilisé cette substance récemment¹¹. La culture de consommation d'ecstasy varie également entre ces deux pays. En effet, les Pays-Bas sont depuis longtemps connus pour leur politique libérale en matière de drogues et leur attitude tolérante à l'égard de la consommation de drogues illicites¹². Ces différences ren-

Les pairs sont plus à même de recevoir des informations d'éducateurs de pairs qu'ils considèrent comme chaleureux, solidaires, attirants et dignes de confiance ...

¹ Cf. Parkin/McKeganey 2000.

² Cf. Parkin/McKeganey 2000, Bleeker/Silins 2008, Lemmers L. 2000, Herkt

³ CCf. Turner/Shepherd 1999, UNAIDS 1999.

⁴ Cf. Tresidder/McDonald 2005, Loxley et al. 2004, Webster/Hunter/Keats 2002, Milburn 1995, Walker/Avis 1999.

⁵ Cf. Bandura 1992

⁶ Cf. Bandura 1986, Yussen/Levy 1975, Rijke/de Vries 1995.

⁷ Cf. Bandura 1992, 1986.

⁸ Cf. Geraci 2000, Bleeker et al. 2009.

⁹ Black et al. 2008: 1

¹⁰ Cf. Australian Institute of Health and Welfare 2008.

¹¹ Cf. Rodenburg et al. 2007.

¹² Cf. van Bakkum 2008.

dent une comparaison de ces deux pays particulièrement intéressante.

La présente étude a examiné l'importance accordée par les consommateurs d'ecstasy à un certain nombre de caractéristiques des éducateurs de pairs et la manière dont cette perception diffère entre l'Australie et les Pays-Bas. Cette étude a été approuvée par le Human Research Ethics Committee de l'Université de South Wales, à Sydney, en Australie. Elle a été financée par l'Australian Government Department of Health and Ageing et l'Australian Capital Territory Government Department of Health.

MÉTHODE

Entre 2006 et 2007, des personnes ayant récemment consommé de l'ecstasy ont été recrutées dans les discothèques, lors de manifestations de danse et dans les festivals de musique en Australie et aux Pays-Bas. Huit à douze éducateurs de pairs formés ont été présents lors de chaque événement. En règle générale, les personnes abordaient les éducateurs de pairs qui travaillaient depuis un stand. Les éducateurs de pairs ont intentionnellement engagé une conversation avec ces personnes, souvent en leur demandant de remplir un questionnaire comme moyen pour lancer la discussion sur la consommation de drogues. Généralement, les éducateurs de pairs fournissaient des informations sur les drogues et sur la manière de réduire les risques liés à leur consommation. L'éducation des pairs durait environ cinq à dix minutes, et une documentation pertinente ainsi que des prospectus étaient mis à disposition gratuitement. À la suite de cette éducation, les personnes souhaitant participer à cette étude ont été inscrites. Pour pouvoir participer à cette étude, les personnes devaient avoir plus de 18 ans, avoir consommé de l'ecstasy au cours des douze derniers mois et être en mesure de fournir leurs coordonnées. Après avoir souligné le caractère bénévole et confidentiel de cette étude, le consentement éclairé a été obtenu de la part des participants. Ces derniers n'étaient pas dédommagés pour leur temps investi, mais participaient à un tirage au sort pour gagner un MP3. Au cours des interviews menées en tête à tête lors de chaque manifestation, les participants étaient interrogés sur leurs caractéristiques et modes de consommation d'ecstasy, de méthamphétamines, d'amphétamines et de cocaïne. Trois mois après, des interviews téléphoniques ont été menées quant à l'importance accordée aux caractéristiques des éducateurs de pairs. Les participants indiquaient leur niveau de consentement à une série d'énoncés sur une échelle de Likert en cinq points, de zéro (pas du tout d'accord) à quatre (tout à fait d'accord). Une valeur moyenne

a été calculée. Les énoncés se rapportaient à l'importance accordée à l'âge, au genre, à la sous-culture, au fait d'être «cool» et à une consommation préalable de drogues (par exemple, *je pense qu'il est important qu'un éducateur de pairs soit issu de la même sous-culture; je pense qu'il est important qu'un éducateur de pairs ait consommé de l'ecstasy et des drogues similaires*). Les éducateurs de pairs étaient recrutés par des organisations renommées en matière d'éducation des pairs en Australie (par exemple, KIS - www.kis.org.au) et aux Pays-Bas (par exemple, Unity - www.unitydrugs.nl). Ces organisations utilisaient des critères de sélection similaires¹³. Une formation et un encadrement continus ont été dispensés aux éducateurs. Selon les besoins, l'analyse des données non paramétriques a été réalisée au moyen d'un khi carré ou d'un test de Mann-Whitney U. Un test t bilatéral a été utilisé pour l'analyse des données paramétriques.



RÉSULTATS

Au total, 926 personnes ayant récemment (au cours de la dernière année) consommé de l'ecstasy ont été recrutées (Australie n=661, Pays-Bas n=265) (tableau 1). En Australie, les participants étaient beaucoup plus jeunes, plus à même d'avoir obtenu un diplôme universitaire et d'être employés, et moins susceptibles d'être de sexe masculin et d'avoir le statut d'étudiant que leurs homologues aux Pays-Bas. Aux Pays-Bas, la prévalence de la consommation de cocaïne a été nettement plus importante qu'en Australie, ce qui était également le cas pour la quantité d'ecstasy, de méthamphétamines, d'amphétamines et de cocaïne consommée par événement. Dans l'ensemble, le taux de suivi était de 53,6% (52,8% en Australie et 55,5% aux Pays-Bas). Il n'y avait pas de différences importantes du point de vue des statistiques entre les participants qui ont été suivis et ceux dont le suivi relatif à l'âge, au genre, à la formation universitaire et la consommation d'ecstasy, de méthamphétamines, d'amphétamines et de cocaïne au cours du dernier mois n'a pas pu être réalisé.

¹³ Cf. Bleeker/Jamin 2003.

		Australie N=661 N (%)	Pays-Bas N=265 N (%)
Âge moyen en années (SD, gamme)		22.5 (4.5, 18-54)	23.7 ^a (5.2, 18-54)
Masculin		395 (59.8)	191 (72.1) ^b
Lieu de naissance	Australie	560 (86.3)	-
	Pays-Bas	-	264 (99.6)
	Autre	89 (13.5)	1 (0.4)
Formation universitaire		197 (29.8)	19 (7.2) ^c
Étudiant ^d		131 (19.8)	80 (30.2) ^e
Employé ^d		530 (80.2)	198 (74.7) ^f
Ecstasy			
Prévalence à vie		661 (100)	265 (100)
Consommation au cours du dernier mois		455 (68.8)	198 (74.7)
Nombre moyen de comprimés consommés par événement (SD, gamme)		2.3 (1.7, 0.3-15)	2.7 ^g (2.0, 0.25-15)
Meth/amphétamine			
Prévalence à vie		410 (63.0)	182 (68.9)
Consommation au cours du dernier mois		197 (29.8)	96 (36.2)
Nombre moyen de 0,1g consommé par événement (SD, gamme)		4.4 (7.0, 0.2-50)	6.2 ^h (6.7, 0.5-50)
Cocaïne			
Prévalence à vie		316 (47.8)	190 (71.7) ⁱ
Consommation au cours du dernier mois		138 (20.9)	104 (39.2) ^j
Nombre moyen de lignes consommées par événement (SD, gamme)		5.8 (6.9, 0.5-40)	7.0 ^k (7.0, 0.5-50)

^a $t=3.549$, $p<0.01$; ^b $\chi^2=10.282$, $p<0.01$; ^c $\chi^2=56.523$, $p<0.01$;

^d Part-time or full-time; ^e $\chi^2=10.684$, $p<0.01$; ^f $\chi^2=5.824$, $p<0.05$;

^g $z=-3.223$, $p<0.01$; ^h $z=-4.268$, $p<0.01$; ⁱ $\chi^2=41.905$, $p<0.01$;

^j $\chi^2=32.115$, $p<0.01$; ^k $z=-2.466$, $p<0.05$

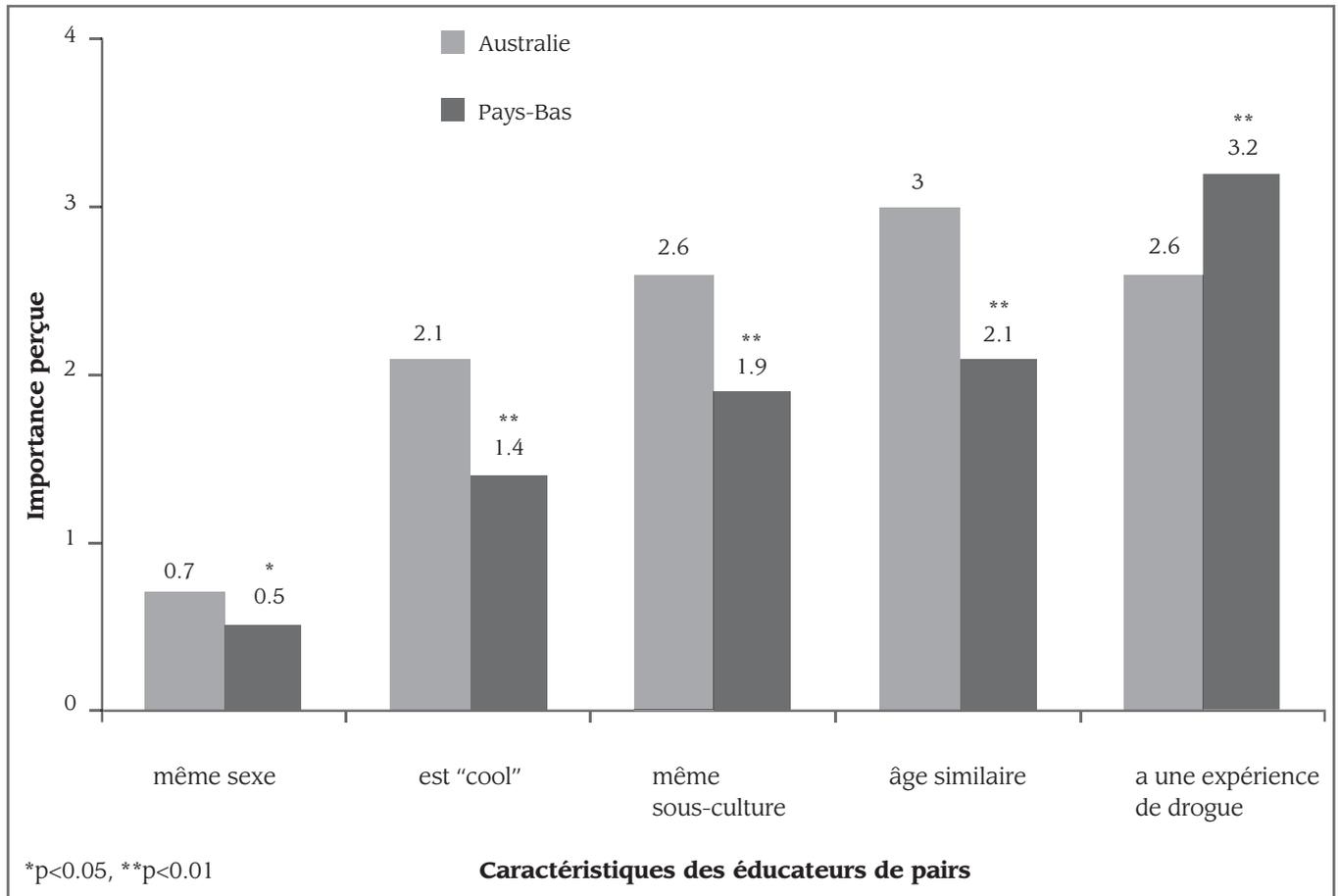
TAB. 1: CARACTÉRISTIQUES DES PARTICIPANTS

En Australie, les éducateurs de pairs étaient généralement de sexe féminin (69,8%), âgés d'à peine de plus de 20 ans et employés à plein ou mi-temps (86,0%). La moitié (51,2%) de ces éducateurs disposait d'une formation universitaire. Aux Pays-Bas, la majorité des éducateurs de pairs étaient de sexe masculin (60,5%), âgés d'à peine plus de 20 ans (les données concernant leur emploi et leur formation n'ont pas été recueillies).

En Australie ($n=349$), il a été jugé important que l'éducateur de pairs ait le même âge que les membres du groupe cible (moyen 3,0; SD 1,01) (cf. fig.1). Une expérience en matière de consommation de drogues illicites (moyen 2,6; SD 1,11) et une appartenance à une sous-culture similaire (moyen 2,6; SD 1,16) arrivaient à égalité en deuxième position des caractéristiques jugées importantes. Être «cool» (moyen 2,1; SD 1,19) était considéré comme étant moins important et l'appartenance au même sexe (moyen 0,7; SD 0,74) arrivait en dernière position dans l'ordre d'importance des caractéristiques d'un éducateur de pairs.

Aux Pays-Bas ($n=147$), il a été jugé important que l'éducateur de pairs ait une expérience en matière de consommation de drogues illicites (moyen 3,2; SD 0,75). Des similitudes en termes d'âge (moyen 2,1; SD 1,31) et d'appartenance à une sous-culture (moyen 1,9; SD 1,25) étaient considérées comme étant moins importantes. Être «cool» avait relativement peu d'importance (moyen 1,4; SD 1,13) et, tout comme en Australie, l'appartenance au même sexe a été jugé comme étant la caractéristique la moins importante (moyen 0,5; SD 0,57). Les deux échantillons ne présentaient aucune différence chez les deux sexes concernant l'importance accordée à l'appartenance au même sexe.

Aux Pays-Bas, les participants accordaient plus d'importance au fait que l'éducateur de pairs ait lui-même consommé des drogues illicites ($z=-6,409$, $p<0,01$) et moins d'importance au fait qu'il soit du même âge ($z=-7,416$, $P<0,01$), issu de la même sous-culture ($z=-5,543$, $p<0,01$), qu'il soit «cool» ($z=-5,748$, $p<0,01$) ou du même sexe ($z=-2,075$, $P<0,05$) que leurs homologues australiens.

Figure 1: importance des caractéristiques des éducateurs de pairs selon la perception des usagers d'ecstasy en Australie et au Pays Bas

DISCUSSION

Les résultats corroborent ceux de travaux antérieurs démontrant que la relation entre les usagers de drogues et les éducateurs de pairs est fondée sur des liens à travers un certain nombre de caractéristiques¹⁴. La présente étude suggère que les consommateurs d'ecstasy ne constituent pas un groupe d'exception en ce qui concerne l'importance accordée aux caractéristiques des éducateurs de pairs. Les résultats ont des incidences diverses sur les pratiques éducatives des pairs en lien avec l'ecstasy.

Les anciens consommateurs d'ecstasy et les consommateurs actuels sont susceptibles d'être plus efficaces dans les interventions de pairs en matière de réduction des risques pour ce groupe cible. L'intervention d'anciens usagers ou d'usagers actuels de drogues en tant qu'éducateurs de pairs favorise l'empathie par rapport aux préoccupations formulées par les usagers de drogues lors de la distribution d'informations utiles concernant la réduction des risques, sans pour autant renforcer les comportements négatifs¹⁵.

Cependant, pour être efficace, un projet de pairs auquel participent des usagers de drogues actuels nécessite la mise en œuvre de règles strictes pour assurer la sobriété pendant le travail. Par ailleurs, une affinité affichée avec la sous-culture où l'ecstasy est consommée (par exemple, une familiarité avec les tendances musicales, la mode et la consommation de drogues dans la «scène» techno) est un autre facteur important à prendre en compte pour la sélection d'un éducateur de pairs. Il est probable que l'âge soit d'une importance particulière lorsque l'éducateur de pairs est perçu comme étant plus jeune que le public cible. Par conséquent, nombreuses sont les interventions de pairs qui cherchent à recruter des pairs de la même tranche d'âge ou légèrement plus âgés que le groupe cible¹⁶. Le fait d'être «cool» a été jugé moins important. Des réactions de la part des éducateurs de pairs ont suggéré que la terminologie du questionnaire était dépassée et manquait de précision (par exemple, «cool» est un terme subjectif pour désigner une caractéristique comportementale, un état ou une attirance esthétique). Ces aspects ont pu influencer les réponses à cette question. Comme l'ont montré d'autres études sur les

¹⁴ Cf. Geraci 2000, Wye 2006, Essenburg/Lans 2005.

¹⁵ Cf. Wye 2006, Essenburg/Lans 2005

¹⁶ Cf. Harden/Weston/Oakley 1999.

consommateurs d'ecstasy, le sexe de l'éducateur de pairs semble être sans importance¹⁷, ce qui semble pourtant contre-intuitif, puisque l'attirance sexuelle était supposée être un facteur. De manière anecdotique, les éducateurs de pairs aux Pays-Bas ont signalé que les hommes, plus que les femmes, préféraient être abordés par un éducateur de pairs du sexe opposé, mais les résultats de cette étude n'ont pu confirmer ce constat. Il existe des complexités autour de la question de genre qui nécessitent d'être examinées davantage. Par exemple, le sexe des éducateurs de pairs pourrait jouer un rôle plus important dans une discussion sur les rapports protégés.

Le cadre culturel a influencé l'importance accordée aux caractéristiques des éducateurs de pairs. Une expérience en matière de consommation de drogues illicites a été considérée plus importante aux Pays-Bas qu'en Australie. Cela peut être le reflet d'une politique libérale en matière de drogues et une attitude plus tolérante envers la consommation de drogues illicites pour lesquelles les Pays-Bas sont connus depuis longtemps¹⁸. Par ailleurs, «l'image» (par exemple, la disponibilité) des éducateurs de pairs a pu être perçue différemment par les participants de chaque pays. Unity existe depuis plus longtemps et jouit d'une plus grande réputation dans la scène techno que KIS, ce qui a pu influencer la manière dont les participants ont perçu les éducateurs de pairs. Les caractéristiques des échantillons peuvent aussi expliquer certaines différences. De même, des différences culturelles peuvent exister dans l'appréciation d'une personne formée comme étant une source crédible d'informations.

LIMITES

Plusieurs limites doivent être prises en compte. En effet, les participants recrutés pour la présente étude ont volontairement communiqué avec les éducateurs de pairs, leurs réponses peuvent donc représenter celles de consommateurs d'ecstasy plus enclins à recevoir des informations sur la santé concernant la consommation de drogues. Les sondages ont été conduits lors de manifestations où la consommation d'alcool et d'autres substances a été probable, ce qui a pu influencer certaines réponses. Par ailleurs, il convient de tenir compte du fait que les éducateurs de pairs de KIS ont eu tendance à interviewer les participants au début d'un événement, lorsqu'ils étaient moins susceptibles d'être intoxiqués, tandis que les éducateurs de pairs d'Unity ont interviewé les participants pendant toute la durée d'un événement. L'échantillon n'ayant pas été choisi au hasard, les résultats ne sont peut-être pas applicables à tous les consommateurs d'ecstasy. Cependant, un échantillonnage au jugé d'un grand nombre de consommateurs d'ecstasy a été estimé suffisamment représentatif¹⁹. Une réponse tendancieuse de désirabilité sociale a pu influencer les résultats.

CONCLUSION

Les résultats corroborent ceux de travaux antérieurs démontrant que la relation entre les usagers de drogues et les éducateurs de pairs est fondée sur des liens à travers un certain nombre de caractéristiques. En général, les consommateurs d'ecstasy se distinguent peu des autres usagers de drogues concernant l'importance accordée aux éducateurs de pairs partageant les mêmes caractéristiques et les mêmes expériences. Le cadre culturel des interventions de pairs influence clairement la manière dont les consommateurs d'ecstasy perçoivent les éducateurs de pairs.

Les présents résultats ont une grande incidence sur le recrutement des éducateurs de pairs pour les interventions de pairs en matière de réduction de dommages liés à la consommation d'ecstasy. Le recrutement d'éducateurs de pairs appropriés est essentiel. À cette fin, les caractéristiques du groupe cible guidera en partie la sélection. La participation d'un membre du groupe cible peut aider à sélectionner des éducateurs de pairs adaptés. Par ailleurs, il est aussi important d'utiliser un processus de sélection rigoureux, fondé sur des témoignages.

Les consommateurs d'ecstasy accordent beaucoup d'importance à certaines caractéristiques des éducateurs de pairs. En particulier, l'importance accordée au fait que l'éducateur de pairs ait lui-même une expérience en matière de consommation de drogues illicites semble fondamentale. Par conséquent, les éducateurs de pairs qui sont d'anciens usagers ou des usagers actuels de drogues sont susceptibles d'être plus efficaces dans les interventions de pairs en matière de réduction des risques pour ce groupe cible. Une affinité avec la sous-culture où l'ecstasy est consommée est un autre facteur important à prendre en compte pour la sélection d'un éducateur de pairs. Le sexe de l'éducateur de pairs semble être sans importance pour les consommateurs d'ecstasy, mais il existe des complexités autour de cet aspect qui nécessitent d'être davantage examinées. En revanche, l'appartenance à la même tranche d'âge est un facteur jugé plus important. La présente étude ne s'est pas penchée sur la manière dont les consommateurs d'ecstasy perçoivent les points communs des éducateurs de pairs, l'importance d'une perception générale positive et des caractéristiques communes sont donc des domaines qui nécessitent davantage de recherches.

REMERCIEMENTS

Les auteurs remercient Jaap Jamin (Jellinek Prevention, Amsterdam, Pays-Bas) pour avoir contribué à cette étude; et Melanie Simpson (National Cannabis Prevention and Information Centre, Université de New South Wales, Sydney, Australie) pour son soutien en matière de statistiques.

¹⁷ Cf. Geraci 2000.

¹⁸ Cf. van Bakkum 2008.

¹⁹ Cf. Topp/Barker/Degenhardt 2004.

Références

- Australian Institute of Health and Welfare (2008): 2007 National Drug Strategy Household Survey: first results. Drug Statistics Series number 20. Canberra: AIHW.
- Bandura, A. (1992): A social cognitive approach to the exercise of control over AIDS infection, in: R. Di Clemente (Ed.), *Adolescents and AIDS: A generation in jeopardy*. Newbury Park, CA.: Sage
- Bandura, A. (1986): *Social foundations of thought and action*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- Black, E. et al. (2008): *Australian drug trends 2007; Findings from the Illicit Drug Reporting System (IDRS)*. Australian Drug Trends Series No. 1. National Drug and Alcohol Research Centre; University of New South Wales, Sydney.
- Bleeker, A. et al. (2009): The feasibility of peer-led interventions to deliver health information to ecstasy and related drug (ERDS) users. NDARC Technical Report No. 299. Sydney: National Drug and Alcohol Research Centre; University of New South Wales.
- Bleeker, A./Silins, E. (2008): Faith, love and theory: peer-led interventions for 'party drug' users, S. 29-38 in: D. Moore/P. Dietze (Eds.), *Drugs and Public Health. Australian perspective on policy and practice*. Melbourne: Oxford University Press.
- Bleeker, A./Jamin, J. (2003): *Peer education at dance events: 'Unity' do-it-yourself guide*. Amsterdam: Jellinek Prevention.
- Essenburg, M./Lans, M. (2005): *Satisfactie onderzoek voor: Unity*. Amsterdam: Jellinek Prevention.
- Geraci, D. (2000): *Evaluatie van het peerproject Unity drugsvoorlichtingsproject voor en door jongeren uit de house scene*. Utrecht: Rijksuniversiteit Utrecht.
- Harden, A./Weston, R./Oakley, A. (1999): *A review of the effectiveness and appropriateness of peer-delivered health promotion interventions for young people*. London: EPPI - Centre.
- Herkt, D. (1993): *Peer-based user groups: the Australian experience*, in: N. Heather and A. Wodak (Eds.), *Psychoactive drugs and harm reduction: from faith to science*. London: Whurr Publishers.
- Lemmers, L. (2000): *Effectevaluatie van de zomercampagne 1999, Ben jij sterker dan drank? Woerden: NIGZ*.
- Loxley, W. et al. (2004): *The prevention of substance use, risk and harm in Australia: a review of the evidence*. Canberra: The National Drug Research Centre and the Centre for Adolescent Health, Australian Government Department of Health and Ageing.
- Milburn, K. (1995): *A critical review of peer education with young people with special reference to sexual health*. *Health Education Research* 10: 407-420.
- Parkin, S./McKeganey, N. (2000): *The rise and rise of peer education approaches*. *Drugs: education, prevention and policy* 7(3): 293-310.
- Rijke, B./de Vries, N. (1995): *Peers doen het better! Peer-voorlichting bij jongeren*. *Gezondheidsbevordering* 16(3/4 December): 103-115.
- Rodenburg, G. et al. (2007): *Nationaal Prevalentie Onderzoek Middelengebruik 2005 (Volume 45)*. Rotterdam: IVO (Addiction Research Institute).
- Skelton, E./Shervil, J./Mullan, R. (1997): *Young People's Drug Use at Dance Events*. Glasgow: Crew 2000.
- Topp, L./Barker, B./Degenhardt, L. (2004): *The external validity of results derived from ecstasy users recruited using purposive sampling strategies*. *Drug and Alcohol Dependence* 73(1): 33-40.
- Tresidder, J./McDonald, D. (2005): *Peer education: popular but not proven? Of Substance: the national magazine on alcohol, tobacco and other drugs* 3(3): 26-27.
- Turner, G./Shepherd, J. (1999): *A method in search of theory: peer education and health promotion*. *Health Education Research* 14: 235-247.
- UNAIDS (1999): *Peer education & HIV/AIDS: concepts, uses and challenges*. Geneva: UNAIDS.
- van Bakkum, F. (2008): *Zero (in)tolerance: counteracting the sliding scale of Dutch drug policy to repression*. 5th International Conference on Nightlife, Substance Use and Related Health Issues. Ibiza, Spain.
- Walker, S./Avis, M. (1999): *Common reasons why peer education fails*. *Journal of Adolescence* 22: 573-577.
- Webster, R./Hunter M./Keats, J. (2002): *Evaluating the effects of a peer support program on adolescents' knowledge, attitudes and use of alcohol and tobacco*. *Drug and Alcohol Review* 21: 7-16.
- Wye, S. (2006): *A framework for peer education by drug user organizations*. Canberra: Australian Injecting and Illicit Drug Users League.
- Yussen, S./Levy, V. (1975): *Effects of warm and neutral models on the attention of observational learners*. *Journal of Experimental Child Psychology* 20: 66-72.

Courriel:

e.silins@unsw.edu.au

Site:

<http://ndarc.med.unsw.edu.au/>

Article paru en anglais et en allemand dans SuchtMagazin 5/2010.

LE DRUG-CHECKING EN SUISSE ROMANDE

Thierry Humair, CPTT, La Chaux-de-Fonds, coordinateur de la plate forme Nithlife du GREA.

Certaines villes de Suisse sont connues comme de hauts lieux de la vie nocturne: c'est le cas de Zurich et de Lausanne. Pourtant, la façon d'aborder la consommation de stupéfiants dans ces deux lieux est très différente. Alors qu'à Zurich, un panel de mesures de réduction des risques, dont le drug-checking, est bien implanté, force est de constater que Lausanne ne dispose à l'heure actuelle d'aucun dispositif de réduction des risques en milieu festif. Etat des lieux en Suisse romande et perspectives. (réd.)

Dans une société qui exige de plus en plus de performances, de dépassement de soi, et qui bloque trop souvent les possibilités de communication, on assiste à une explosion de l'offre de drogues, et dans un même temps, à une augmentation de la demande. La disparition des rites d'intégration au monde adulte a poussé à leur remplacement par des prises de risques individuels ou en petits groupes. Cette marginalisation accentuée d'autant plus la recherche de produits d'évasion et d'apaisement. De plus, il ne faut pas perdre de vue que le pouvoir d'achat de la majorité des jeunes s'est considérablement accru ces vingt dernières années, ce qui renforce encore l'effet d'appel sur le trafic, notamment pour les «nouveaux produits».

L'apparition de ces nouveaux comportements oblige les intervenants en toxicomanie à s'adapter et à innover. En effet, il n'est pas possible d'appliquer toutes les mesures mises au point en matière de réduction des risques des drogues par injection. Point de produits de substitution, ni de matériel d'injection. Il est donc nécessaire d'adapter les méthodes existantes tout en gardant inchangé l'objectif principal: prendre en compte les besoins des consommateurs où qu'ils en soient dans leur parcours, et les aider à limiter au maximum les conséquences néfastes de leur consommation. Cela est d'autant plus nécessaire avec les consommateurs de drogues de synthèses car ils ne sont que très rarement demandeurs de soins.

LE DRUG-CHECKING

Le drug-checking est une technique qui consiste à déterminer la composition chimique d'un produit stupéfiant pour y déceler la présence de principes actifs de certaines familles de drogues et de produits de coupe. Ces tests s'effectuent en milieu festif, directement sur site ou dans des laboratoires, dans le but d'informer le détenteur du produit sur sa composition.

Il s'agit sans doute d'un des outils de réduction des risques les plus controversés. Ses détracteurs l'accusent de favoriser, voire d'inciter la consommation de drogues. Ils craignent que les vendeurs utilisent les résultats d'un test à des fins «marketing». De plus, une partie des organisateurs craignent que leur réputation soit entachée s'ils ouvrent leurs portes à des laboratoires mobiles.

Pour ses défenseurs, c'est tout le contraire. Il s'agit d'un outil de responsabilisation de l'utilisateur, ainsi qu'un moyen extraordinaire d'entrer en contact avec les consommateurs.

Pour les défenseurs, le drug-checking est un outil de responsabilisation de l'utilisateur, ainsi qu'un moyen extraordinaire d'entrer en contact avec les consommateurs.

Il permet aux professionnels de fournir des informations individuelles et personnalisées sur les substances et les risques encourus. Il permet également d'entrer en contact avec des usagers qui n'ont pas pour habitude de fréquenter les structures classiques de prise en charge. Et enfin, il offre la possibilité de mettre rapidement sur pied un système d'alerte

lorsqu'une pilule est potentiellement dangereuse. Au mois de septembre 2009, l'association Outgoing lançait le «cri d'alarme suivant»: (...) *Le marché de l'XTC se détériore de plus en plus. La vente de faux XTC continue. Plus de la moitié des pilules testées à Berne et Zurich contiennent actuellement une ou plusieurs substances actives non désirées ou inconnues...*¹

Les techniques d'analyse

Test de Marquis (ou reconnaissance présomptive de produits):

Ce test chimique, simple et rapide, fournit des indices sur la présence/absence, dans un échantillon, de MDMA (Ecstasy), ou d'autres amphétamines. Basé sur la vitesse et la couleur de la réaction chimique, les résultats du Test de Marquis ne peuvent être exploités scientifiquement. Cette méthode donne peu d'informations sur le dosage et la concentration de l'échantillon. En revanche, elle permet d'affirmer que le produit n'est en aucun cas de l'XTC.

¹ <http://www.raveitsafe.ch/fr/actuel/news>

La chromatographie liquide haute performance CLHP:

C'est une technique qui consiste à détecter les différents composants contenus dans un échantillon, à les identifier et à les quantifier. Ce type d'analyse permet, en vingt minutes, d'obtenir des informations à la fois quantitatives et qualitatives sur le contenu de l'échantillon. Si ce test est d'une grande précision, il nécessite un matériel sophistiqué, la présence de personnel qualifié, ce qui le rend très coûteux. Cette méthode est utilisée par les laboratoires mobiles bernois et zurichois.

Le drug-checking en Suisse

Les premières initiatives de réduction des risques en milieu festif avec testing ont été organisées par une association de pairs, Eve & Rave Suisse², en 1996. Deux ans plus tard, le projet Pilot E est mis en place dans le canton de Berne. Il s'agit d'une collaboration entre le laboratoire du Pharmacien cantonal et le Réseau Contact. Ce projet propose des analyses de produits sur site, en intégrant un stand d'information et de réduction des risques. Pendant l'analyse, qui dure une vingtaine de minutes, un entretien est proposé à la personne. Ce programme est porté aujourd'hui par Rave it Safe.

C'est en décembre 2001³, que le seul projet romand existant à l'heure actuelle voit le jour. La Ligue Jurassienne contre les Toxicomanies (actuellement Trans-AT) en collaboration avec l'association Mercurochrome (producteurs et organisateurs de soirées), développe un module de réduction des risques avec testing. Il s'agit d'un stand d'information, distribuant de l'eau, des fruits, des flyers, etc. Le testing s'effectue dans les toilettes du club. Ce module est toujours actif et est intégré au Pôle jurassien de Prévention.

En janvier 2003, à l'initiative de la municipalité de Zurich, le Streetwork développe un projet de réduction des risques en soirée dans les Clubs zurichois. Il s'agit d'un stand de prévention et de réduction des risques associé avec un laboratoire mobile. L'ensemble des acteurs concernés (police, organisateurs, sanitaires, autorités politiques, etc.) ont été consultés pour la mise en place de projet et il a débouché sur la création du label Safer Clubbing. Depuis quelques années, l'offre est complétée par le DIZ (Drogeninformationzentrum) qui offre, entre autres, la possibilité d'analyser des produits hors site, une fois par semaine.

Ce n'est pas parce que le drug-checking n'existe pratiquement pas en Suisse romande que rien ne se passe: dans de nombreux cantons, les interventions en soirée se font par le biais du programme Be My Angel Tonight⁴ (conducteur désigné) ou/et en intervenant de manière structurelle en amont (au niveau des organisateurs et des autorités délivrant les autorisations).

Dans le canton de Genève, l'action *Nuit Blanche?*⁵ est active depuis 2005. Il s'agit du regroupement de neuf institutions. Des équipes de volontaires (issus de différents milieux) interviennent tôt dans la soirée pour éviter les alcoolisations massives et font passer des messages de prévention ou de réduction des risques en fonction du public cible. Des stands invitent les personnes, par le biais de messages décalés⁶ (flyers, cartes postales ou badges), à se questionner sur leur propre consommation. Ils interviennent lors de la Lake Parade, de festivals ou dans des clubs.

La situation du canton de Vaud est particulière. En effet, du temps de Prevtch, le canton était pionnier en matière d'intervention en soirée. Malheureusement, le temps a eu raison de cette association de pairs qui a mis la clé sous la porte en 2008.

L'IUMSP a été mandaté pour faire un état de lieu et son rapport «Consommations et interventions en milieu festif»⁷ a été remis aux autorités au mois d'août 2010. Actuellement, un groupe de travail regroupant plusieurs institutions planche sur un nouveau projet.



A mon avis, l'offre en Suisse romande doit obligatoirement passer par la collaboration interinstitutionnelle d'une part, mais également interrégionale. Si plusieurs partenaires mettent en commun leurs forces et leurs compétences, on gagne en efficacité et les coûts s'en trouvent réduits. Nous avons beaucoup à apprendre de nos collègues allemands, mais nous pouvons également leur apporter notre savoir-faire dans la prise en charge de problèmes liés à l'alcool. Partant de ce constat, Rave it Safe et Danno.ch⁸ proposent un concept de chill-out «itinérant». Ce projet appelé «Safer Dance across Switzerland» offre une prise en charge spécialisée, complémentaire à ce qu'offrent les samaritains présents. La force du projet est qu'il appuie sur les intervenants locaux, s'ils existent. Sinon, un concept clé en main est proposé aux organisateurs. Cette collaboration devrait démarrer en Suisse romande dans le courant de l'année 2011.

⁵ <http://www.nuit-blanche.ch/>

⁶ <http://www.nuit-blanche.ch/medias/campagne2010.htm>

⁷ http://www.iumsp.ch/Publications/pdf/rds164_fr.pdf

⁸ <http://www.danno.ch/>

² <http://www.eve-rave.ch/>

³ http://www.trans-at.ch/histoire24_preventiontechno.htm

⁴ <http://www.bemyangel.ch/romandie/romandie.html>

Enfin, il ne faut pas oublier d'impliquer tous les partenaires. La création de label, comme ils existent en Suisse allemande, remet en première ligne les organisateurs, tout en réunissant autour de la même table les acteurs du domaine de la sécurité et de la prévention.

CONCLUSION

La plupart des opposants au drug-checking argumentent que nous n'avons pas le recul nécessaire pour démontrer l'utilité de cette mesure de réduction des risques et ils prônent le maintien de l'interdiction.

Il faut faire confiance aux professionnels et arrêter de croire que le testing est une garantie de sécurité que l'on donne aux consommateurs. Le discours de toutes les personnes pratiquant le drug-checking est le même: il n'existe pas de bonne pilule. Le meilleur moyen de ne pas prendre de risque est de ne pas consommer! Cette démarche vise à responsabiliser le consommateur en lui donnant le message «tu veux consommer, c'est ton choix, mais donne-toi les moyens de savoir ce que tu consommes». Avec cet outil, nous avons enfin accès aux consommateurs et nous pouvons leur faire passer un message personnalisé qui est plus efficace.

Le drug-checking ne doit pas être une fin en soi. Il doit s'intégrer dans une «offre modulaire» adaptée aux réalités de la scène nocturne, comprenant aussi bien des mesures structurelles que comportementales. Il est inutile de continuer à séparer la prévention des drogues légales et illégales. Nous devons nous concentrer sur les comportements. Ceci a été mis en évidence lors de la Conférence Club Health, qui s'est déroulée à Zurich au mois de juin 2010, où Alexander Buecheli a présenté les résultats de son enquête: 14 Jahre Partydrogenprävention in Zürich - Was haben wir erreicht und was können wir aus den Erfahrungen lernen?⁹ Voici ses principales conclusions:

- Le modèle zurichois a permis d'atteindre un public cible difficile à toucher. Il a su tenir compte de la réalité du contexte local et a mis l'accent sur la collaboration et le travail en réseau (police, prévention, acteurs de la vie nocturne, sanitaires, etc.)
- L'évaluation continue du dispositif a permis d'accroître les connaissances en matière de consommation et mettre ainsi en place des mesures de détection précoce.
- Le drug-checking est un instrument de prévention et de réduction des risques pragmatique, efficace et sélectif. Il accroît l'attractivité des stands de prévention et facilite les contacts avec les consommateurs. Les résultats des ana-

lyses renforcent les messages de prévention et de réduction des risques sans entraîner une augmentation de la consommation.

- Pour améliorer l'offre, il faut mettre sur pied des outils attrayants traitant des problèmes d'alcool.

Enfin, il faudrait que les politiques reconnaissent l'intervention en soirée comme une offre en soi et non pas comme quelque chose que l'on fait en plus, si on a du temps. La situation financière de différents projets est préoccupante et démoralisante pour les acteurs. Si l'assise financière de ces projets était assurée, les coordinateurs pourraient se concentrer sur la réalité d'un terrain en perpétuelle évolution et ne pas devoir en plus rechercher des fonds auprès d'organismes privés pour assurer leur survie.

Courriel:

thierry.humair@ne.ch

⁹ http://www.infodrog.ch/clubhealth/2010/PL_4/PL4_Buecheli.Alexandre_Clubhealth.pdf. L'article en français issu de cette présentation et initialement paru en anglais et en allemand dans SuchtMagazin 5/2010 est disponible sous www.grea.ch et www.addiction-info.ch.

LA POLICE ET LE MILIEU FESTIF

Roger Flury, analyste auprès de la police judiciaire fédérale, Fedpol, Berne

Le développement de la vie nocturne met la police sous pression: incivilités, nuisances sonores, déprédations, bagarres, accidents, souvent en lien avec la consommation de psychotropes. Face à cette réalité, la priorité de la police est d'assurer le maintien de la sécurité et de l'ordre public. La lutte contre la consommation de stupéfiants s'effectue plutôt en amont et aux abords des lieux de fête. Un constat: l'alcool pré-domine, aux côtés de stimulants, tandis que de nouvelles substances peu connues font leur apparition. (réd.)

LA VIE NOCTURNE: UN CHAMP D'INTERVENTION POUR LA POLICE

Les restaurants, les concerts, les bars, les cinémas, les soirées grillade, les clubs de musique – la vie nocturne offre une multitude de distractions et d'amusements, quelles qu'en soient les facettes et les variations. Pour les fournisseurs, une offre variée et adaptée aux nouvelles tendances est un argument de vente majeur.

Face à cette multitude dynamique, il est difficile de cataloguer certaines substances psychoactives comme relevant typiquement de la vie nocturne. En effet, l'éventail des personnes et des milieux qui participent à la vie nocturne est large et les locaux, les plaisirs et les substances ne sont pas moins différenciées. Souvent, les substances «typiques» qui sont consommées au cours des sorties nocturnes se recoupent avec certains narcotiques que nous rencontrons par exemple aussi dans la rue chez des personnes polydépendantes. Il est difficile de tenir un discours fiable sur le sujet étant donné l'expansion de la polytoxicomanie et l'évolution dans le domaine des drogues de synthèse. Il me semble malgré tout que l'on peut rattacher à la «vie nocturne» certains aspects de la situation qui touche actuellement les stupéfiants et les substances psychoactives. D'autant plus que cette vie nocturne est réellement devenue au cours des dernières années un véritable champ d'intervention pour la police, les spécialistes des dépendances et ceux du développement urbain.

Les principes actifs prisés pour les sorties nocturnes sont tous ceux qui stimulent l'interaction sociale, qui aident à rester éveillé ou qui influencent la perception de manière agréable. Les stimulations sexuelles sont aussi un effet recherché. D'une manière générale, on peut dire que les stimulants et les hallucinogènes avec leur effet dopant entrent plutôt en ligne de compte que les sédatifs. Mais les benzodiazépines et les opiacés ont aussi leur place dans la vie nocturne, par exemple dans les cas de polytoxicomanie ou quand il s'agit de rendre plus supportable une phase de «descente», lorsque le stimulant cesse d'agir.

ALCOOL

D'un point de vue policier, l'alcool est la principale substance psychoactive qui accompagne la vie nocturne. Bon nombre d'atteintes à l'ordre public, d'accidents, de dégâts matériels sont en rapport avec une consommation excessive, sans parler des infractions violentes. Le traitement policier de ce genre d'incidents mobilise d'importantes ressources. S'ajoute à cela le fait que la consommation mixte d'alcool et de stupéfiants n'est pas rare, ce qui d'expérience ne contribue pas à une détente de la situation.

La consommation d'alcool par habitant en Suisse diminue depuis des années. Mais, d'après la police, la consommation s'est étendue quant aux lieux et aux heures de

Dans une boîte de nuit normale, se soûler revient presque aussi cher qu'une dose de stupéfiants ou même plus cher.

consommation: la prolongation des heures d'ouverture des clubs et des horaires des transports publics favorisent une consommation 24 h sur 24. En outre, la consommation ne se limite pas aux clubs, mais s'étend aussi étendue dans l'espace public. On boit en chemin, afin de maintenir aussi bas de possible les coûts de l'ivresse. On boit par ailleurs non seulement

dans les clubs, mais aussi aux alentours des points de vente d'alcool et des boîtes de nuit où il est interdit de fumer. S'il y a quelques années, l'ordre public était surtout troublé par les scènes ouvertes de la drogue, la société et les politiques désapprouvent aujourd'hui de plus en plus la consommation d'alcool en public et ses conséquences.

Les coûts d'une soirée d'ivresse varient fortement selon que les consommateurs passent auparavant au supermarché ou optent pour le champagne dans le milieu de la prostitution. Mais dans une boîte de nuit normale, se soûler revient presque aussi cher qu'une dose de stupéfiants ou même plus cher. La police a enregistré déjà plusieurs fois des cas de vols ou de brigandage motivés en premier lieu par le besoin d'argent pour sortir et boire.

CANNABIS

Plus de 60 % de toutes les dénonciations pour consommation de stupéfiants concernent les produits dérivés du cannabis. La marijuana est nettement en première place, les saisies de haschich sont beaucoup moins fréquentes¹. Une bonne partie des dénonciations policières a probablement un lien avec la vie nocturne bien que cela ne soit pas prouvé statistiquement. La diffusion de la consommation de cannabis, l'odeur qui se dégage d'un fumeur ainsi que le contrôle de l'aptitude à la conduite sur la base de tests rapides de dépistage de drogues expliquent la place majeure que tient le cannabis dans les statistiques de la police. La poursuite pénale de la consommation de cannabis n'est toutefois pas prioritaire pour la police.

On enregistre actuellement une forte hausse du prix du cannabis, surtout dans le trafic de rue². Le prix du gramme de cannabis atteint presque le niveau de celui des dérivés d'amphétamines; parfois, il approche même le prix de l'héroïne et de la cocaïne. La vente de cannabis s'est déplacée de la rue et des magasins de chanvre vers l'espace non public. On s'approvisionne beaucoup dans son entourage proche, par contact téléphonique ainsi que par le biais d'Internet ou de commissionnaires. Vente clandestine, réseaux organisés, prix élevés: le cannabis est en passe de prendre le même chemin que les drogues dites dures.

MÉLANGES À BASE DE COCAÏNE / CRACK

Selon des estimations de l'Office fédéral de la police, la quantité de cocaïne consommée en Suisse se situe entre 3768 et 5303 kilos par année. Ce qui correspond sur le marché noir à un chiffre d'affaires de 369 millions à 520 millions de francs³. Les marges bénéficiaires sont élevées, le marché suisse de la cocaïne est attractif pour les groupes criminels.

La contrebande et le trafic de cocaïne se caractérisent par l'intervention d'une multitude d'acteurs, les ressortissants de l'Afrique de l'Ouest et de la République dominicaine dominant le marché.

Au cours des dernières années, la teneur en substance active de la cocaïne a diminué, mais les prix sont restés stables. Cette tendance à une hausse cachée des prix va probablement se poursuivre. Du fait de la baisse de la teneur en substance active, d'autres substances pharmacologiques sont rajoutées comme produits de coupe censés imiter ou renforcer l'effet de cette drogue. Les produits de coupe actuellement utilisés en Suisse sont la phénacétine et le lévamisol. Ils augmentent encore les risques pour la santé encourus par les consommateurs de cocaïne.

¹ DFJP fedpol 2008: Statistique suisse des stupéfiants. DFI Office fédéral de la statistique 2009: Statistique des stupéfiants 2009.

² L'augmentation des prix a été établie sur la base des rapports de situation établis annuellement par la police. Pour des études scientifiques, cf. notamment Killias M., Isenring G., Gilliéron G., Vuille J. (2010). Drogenpolitik und Cannabismarkt Schweiz, SuchtMagazin 6/2010.

³ Flury R., Der Kokainmarkt Schweiz. In: SuchtMagazin 6/2010.

Les tests de dépistage de substances effectués par les services sociaux pour des consommateurs volontaires ont montré que le degré moyen de pureté est plus élevé que lors des analyses en laboratoire de substances saisies par la police⁴. C'est là un signe qu'en parallèle au trafic de rue sur lequel la police maintient une forte pression, il existe aussi un trafic de la cocaïne caché, proposant une marchandise de qualité. Pour ce marché spécifique, le milieu des noctambules est, outre le monde du travail, un débouché important. On y trouve un grand nombre de personnes qui consomment pour la plupart de manière sporadique. Cette clientèle est plutôt bien intégrée socialement et a de l'argent. Compte tenu du risque de poursuite pénale et de la mauvaise qualité de la marchandise offerte par le trafic de rue, ces personnes achètent de préférence auprès des vendeurs de cocaïne qui évoluent dans la sphère privée. La vente se fait dans des appartements ou des bars, des boîtes ou d'autres établissements et les contacts sont établis par l'intermédiaire de connaissances et par téléphone.

Les rapports de police donnent peu d'informations sur les formes de consommation observées. La prise par voie intraveineuse semble se limiter au groupe de consommateurs présentant une toxicomanie multiple (orientée essentiellement sur les opiacés). La consommation par voie nasale demeure la norme pour les autres groupes de consommateurs. La cocaïne base est fumée sous forme de crack ou de freebase dans toute la Suisse. Les consommateurs sont nombreux à fabriquer eux-mêmes le crack et la freebase sur la base de cocaïne hydrochlorique et la consomment immédiatement. C'est pour cette raison que la police ne saisit que peu de crack et de freebase. Il s'agit d'un phénomène dont l'étendue demeure largement sous-estimée.

En Suisse, de substance classique accompagnant la vie nocturne, la cocaïne s'est depuis longtemps répandue dans les autres milieux. Sur le marché intérieur de la cocaïne, les personnes présentant une toxicomanie multiple dominent vraisemblablement la majeure partie du chiffre d'affaires.

SPEED (MÉLANGE À BASE D'AMPHÉTAMINES)

Le speed, mélange à base d'amphétamines sous forme de poudre, a longtemps été un produit de niche sur le marché de la drogue. Les quantités de marchandises saisies jusqu'ici ont certes été faibles, mais cela ne doit pas faire oublier que le speed est consommé en Suisse.

Le trafic d'amphétamines se déroule de manière discrète dans la sphère privée ou aux abords des clubs. D'après les conclusions de la police, il apparaît nettement que le trafic touche aussi les régions rurales. C'est en général la même personne qui se rend aux Pays-Bas pour s'approvisionner et qui organise la vente au détail de la marchandise.

En raison de leur mode de consommation (par voie nasale), de leur effet ainsi que de leur bas prix, les amphétamines

⁴ Estimation effectuée par la «Jugendberatung Streetwork (Stadt Zürich, Soziale Einrichtungen und Betriebe)», le service de consultation pour les jeunes des Services sociaux de la ville de Zurich.

sont une solution de rechange prisée par les consommateurs de cocaïne. En Suisse, le prix du speed varie entre 12 et 40 francs, ce qui correspond à la moyenne européenne. La teneur en substance active varie fortement et selon certaines sources, la vente d'amphétamines à forte teneur en substance active a augmenté.

Les substances chimiques de base servant à la fabrication d'amphétamines sont soumises à un contrôle international. Des années durant, les producteurs sis dans les Etats du Benelux et en Europe de l'Est ont eu difficilement accès aux précurseurs. Mais depuis quelques mois, ils ont apparemment de nouveau trouvé des sources d'approvisionnement. A moyen terme, les amphétamines devraient conserver des prix bas et un degré de pureté élevé.

PILULES D'ECSTASY

Au cours des dernières années, le marché de l'ecstasy a été fortement marqué par l'utilisation de nouvelles substances actives, pour certaines à titre expérimental, ce qui a accru les risques pour la santé des consommateurs et diminué le caractère attractif de cette drogue. Depuis quelques mois, les producteurs d'ecstasy ont de nouveau réussi à se procurer des précurseurs et actuellement, les pilules semblent à nouveau contenir de la MDMA, principe actif traditionnel de l'ecstasy. Il faut toutefois attendre pour savoir si le faible degré de pureté et la présence d'autres substances (parfois dangereuses) appartiennent réellement au passé. Bien que la sous-culture typique de la consommation d'ecstasy ne soit plus en phase ascendante, l'ecstasy s'est établie solidement sur le marché. Les statistiques concernant l'âge moyen des personnes dénoncées révèlent que de nombreux consommateurs qui ont commencé jeunes poursuivent leur consommation de pilules avec l'âge⁵.

Le trafic d'ecstasy en Suisse est peu structuré: il est peu organisé et ne présente pas une véritable répartition des tâches. Les personnes actives sont pour la plupart jeunes et consomment elles-mêmes des drogues de synthèse. Une seule et même personne couvre en général toutes les étapes jalonnant le trafic des pilules d'ecstasy, de l'aller-retour aux Pays-Bas pour l'approvisionnement à la vente au domicile des clients, dans le cercle de connaissances ou aux abords des clubs.

MÉTHAMPHÉTAMINE (CRYSTAL / PILULES THAÏES)

La méthamphétamine constitue toujours un produit de niche sur le marché suisse de la drogue. L'approvisionnement se fait depuis l'Extrême-Orient. La production «européenne» venant de République tchèque ou des pays baltes n'est quant à elle quasi pas présente en Suisse, raison pour laquelle la méthamphétamine s'est imposée dans le pays sous la forme de pilules thaïes. Le trafic et la consommation

sont dominés par des personnes originaires de Thaïlande ou des Philippines et se déroulent avant tout dans le milieu de la prostitution. Cette drogue remporte également un certain succès dans les soirées, auprès des consommateurs présentant une toxicomanie multiple, ainsi que dans la culture underground (notamment les milieux gays).

Le trafic de méthamphétamine est organisé par des bandes structurées. Dans plusieurs grosses affaires de trafic et de contrebande découvertes en Suisse, la police a identifié comme responsables des personnes originaires d'Extrême-Orient ainsi que des Suisses actifs dans le milieu de la prostitution.



HALLUCINOGENES

La kétamine et le LSD sont deux autres produits de niche. Il semblerait que ces substances soient consommées dans des groupes de taille réduite et plutôt isolés, la vie nocturne n'étant pas le principal terrain de consommation. Le trafic se fait discrètement dans le cercle de connaissances, dans des habitations privées et aux abords de rassemblements organisés par les groupes en question. La kétamine destinée à la consommation comme stupéfiant est importée depuis l'Extrême-Orient ou est issue de la médecine vétérinaire. La police manque d'informations en ce qui concerne le LSD.

PRODUITS CHIMIQUES DE RECHERCHE, AUTRES DROGUES DE SYNTHÈSE, DROGUES DE CONFECTION

En 2010, un nouveau genre de substances est arrivé en Suisse. Fabriqués en Chine ou en Inde, les produits chimiques de recherche (*research chemicals*) sont vendus par Internet dans le monde entier et parviennent généralement en Suisse par courrier postal. Ces substances ne sont pas toutes soumises à la loi sur les stupéfiants, ce qui complique la procédure administrative. Ce sont souvent des poudres, des liquides ou des «mélanges d'encens» à fumer. La plupart du temps, on ne dispose que de peu d'informations sur les principes actifs qui les composent et l'origine de ces produits est peu claire. Les effets à long terme sur la santé sont largement méconnus. Les consommateurs s'exposent donc à des risques inconnus.

⁵ DFJP fedpol 2008: Statistique suisse des stupéfiants.

http://www.fedpol.admin.ch/content/dam/data/kriminalitaet/statistik/kriminalitaet/pks_08_fr.pdf (page 90 version en ligne / page 18 version papier)

Le lancement de nouvelles substances psychotropes issues du groupe des produits chimiques de recherche continue. Ce commerce enrichit non seulement les fabricants basés en Asie, mais aussi les intermédiaires en Europe. Ceux-ci profitent des lacunes juridiques pour vendre ces substances en Suisse ou pour utiliser des adresses suisses comme points de départ discrets du trafic international de produits chimiques de recherche.

Fin 2010, plusieurs de ces produits chimiques de recherche ont été inscrits dans la loi sur les stupéfiants. Les autorités douanières continuent cependant d'intercepter des importations des stupéfiants tels que la méphédrone, le 4FA et une série de cannabinoïdes de synthèse. Le produit le plus souvent intercepté par la police reste cependant la substance chimique utilisée dans l'industrie appelée gammabutyrolactone (GBL).

Les enquêtes menées à ce jour en Suisse indiquent que le marché du GBL en tant que stupéfiant est florissant. Les quantités soupçonnées suggèrent que la consommation de GBL dans les soirées est un phénomène répandu. Les saisies réalisées lors de festivals et dans des boîtes de nuit laissent penser que cette substance a une place bien établie dans la vie nocturne.

CONSÉQUENCES POUR LE TRAVAIL DE POLICE

Du point de vue de la police, le maintien de la sécurité et de l'ordre prime sur la lutte contre la consommation de stupéfiants. La priorité est donnée à la sécurité routière, à la lutte contre les délits violents et aux plaintes déposées pour nuisances sonores. Pour les forces de l'ordre, la vie nocturne reste un domaine d'intervention exigeant qui nécessite, surtout durant les weekends, des ressources accrues en personnel. La police est confrontée à une violence exacerbée (rassemblements spontanés, agressivité, bagarres), qui est souvent due à la consommation de certaines substances.

Les mesures répressives mises en œuvre par la police pour enrayer la consommation de stupéfiants et ses répercussions dans les boîtes de nuit ne s'avèrent que moyennement efficaces. Les descentes de police dans ces établissements ne sont possibles qu'avec un important dispositif policier; les stupéfiants et les objets interdits sont généralement jetés par terre, ce qui ne permet pas de retrouver les propriétaires. Les interventions ciblées de la police dans les boîtes de nuit demeurent cependant des mesures policières indispensables, surtout lorsqu'on soupçonne un trafic de stupéfiants structuré et de grande ampleur. Dans certains cas, il s'avère nécessaire de recourir à la police du commerce et ou de fermer temporairement certains établissements.

D'une manière générale, les mesures policières doivent être appliquées à plus large échelle pour pouvoir lutter contre la consommation de stupéfiants lors de soirées. C'est dans ce but que sont effectués les contrôles policiers

le long des routes d'accès ainsi que les contrôles de l'aptitude à la conduite. Par ailleurs, une présence policière accrue et visible dans les quartiers où se déroule la vie nocturne permet de limiter les débordements menaçant l'ordre public et de freiner la consommation de stupéfiants aux abords des boîtes de nuit. Les moyens tels que les renvois par la police ou le passage payant dans une cellule de dégrisement - mesure introduite au niveau communal - facilitent la tâche des forces de l'ordre. La poursuite pénale du trafic de drogue vise indirectement aussi la consommation de stupéfiants car elle permet de lutter contre ce phénomène en Suisse en retirant du marché de grandes quantités de drogue et en contribuant à endiguer la criminalité organisée. Les enquêtes menées par les polices cantonales participent à réduire l'offre en stupéfiants lors de soirées.

Parallèlement, la prévention et la thérapie doivent contribuer à faire baisser la demande en stupéfiants. Tout aussi indispensables, les mesures de limitation des dommages permettent de réduire les effets indésirables de cette politique prohibitive sur la santé des consommateurs.

Courriel:

roger.flury@fedpol.admin.ch

BUVONS JEUNE, BUVONS MOBILE: ETUDE SUR LES LIEUX DE CONSOMMATION D'ALCOOL PRÉFÉRÉS DES JEUNES ADULTES GRÂCE AUX TÉLÉPHONES PORTABLES

Florian Labhart, Lic.Phil., Emmanuel Kuntsche, Ph.D., *Addiction Info Suisse, Lausanne*

Les jeunes boivent de l'alcool, surtout en fin de semaine. Oui, mais où et avec qui, et dans quelles quantités ? Cette étude, réalisée grâce à un questionnaire envoyé via SMS, a permis de saisir en temps réel le contexte de consommation en soirée auprès de plus de 150 jeunes. Descriptif et résultats. (réd.)

Lors des soirées de fin de semaine, la consommation d'alcool des jeunes est très répandue et souvent élevée. De nombreuses études ont montré que ces derniers consomment de l'alcool surtout les vendredis et samedis soirs (p.ex. Gmel et al., 2005; Kairouz et al., 2002), et ceci dans des lieux publics – pubs, boîtes de nuit, etc. – ou dans le cadre privé (p. ex. Kuntsche & Kuendig, 2005; Clapp & Shillington, 2001). Récemment, Kuntsche et Cooper (2010) ont conclu de l'existence d'une culture de consommation aiguë d'alcool en week-end («heavy episodic weekend drinking culture») parmi les jeunes adultes de Suisse, ceux-ci recherchant plaisirs et sensations en soirée. Ces résultats sont particulièrement inquiétants en termes de santé publique, sachant que ces modes de consommation d'alcool augmentent notablement les risques de conséquences négatives comme par exemple échecs scolaires, rapports sexuels à risque, violences et accidents (Kuendig, 2009; Gmel et al., 2003; Windle, 2003).

La plupart des études sur la consommation des jeunes adultes utilisent des données rétrospectives, les participants indiquant a posteriori le nombre de boissons consommées «le soir dernier», «durant les trente derniers jours», etc. ce qui résulte bien souvent en une sous-évaluation de la quantité consommée (Gmel & Rehm, 2004) et ne permet pas une analyse de la consommation selon le contexte. Cependant, l'émergence de nouveaux modes de consommation, tels que les apéros «géants» – connus sous le nom de «botellones» (Trauffer, 2008) – ou le «pre-drinking» – consistant à commencer par boire à domicile avant de sortir au pub ou en boîte de nuit (Wells et al., 2009) – appelle au développement de nouvelles méthodes d'enquête permettant de suivre les circonstances de consommation tout au long de la soirée. Le présent article présente les résultats d'une étude inédite permettant, grâce aux téléphones portables, de suivre et de décrire la consommation d'alcool en temps réel et selon le contexte.

MÉTHODE D'ENQUÊTE

Dans le cadre d'une étude menée en automne 2009, plus de 200 participants ont rapporté, pendant trente jours consécutifs, le type et la quantité d'alcool consommé en soirée en fonction du jour, de l'heure, du lieu et des personnes présentes. Cette enquête visait à récolter d'une série d'images instantanées du vécu de chaque participant dans son contexte (Shiffman et al., 2008). Lorsqu'ils y étaient invités, les participants devaient remplir un questionnaire portant sur leur consommation, le type de lieu et l'environnement humain au cours de la dernière heure. La répétition des mesures visait ainsi à capturer «la vie telle qu'elle est vécue» (Bolger et al., 2003). Les principaux atouts d'une telle méthode sont de limiter le biais de souvenir, en réduisant le laps de temps entre la consommation et le questionnaire, et de permettre une analyse des liens entre la consommation et son contexte.

Pour faciliter la participation en tout temps et en tous lieux, les données ont été collectées par le biais de questionnaires accessibles sur internet depuis les téléphones portables. Ces derniers présentent de nombreux atouts pour une telle étude. Tout d'abord, une large majorité de la population résidant en Suisse possède un téléphone portable et est donc susceptible de pouvoir participer. En 2009, 9.3 millions d'abonnements de téléphone portables étaient actifs en Suisse, soit 1.22 abonnement par habitant (International Telecom Union, 2010). De plus, les participants restent atteignables même lors des situations où l'observation extérieure est difficile, comme par exemple lors de soirées à domicile ou dans la nature. Finalement, grâce à la démocratisation des smartphones et de l'Internet mobile (Brambilla, 2010), l'utilisation de questionnaires accessibles sur internet facilite la participation pour un faible coût et en tout temps.

Les participants étaient invités à répondre aux questionnaires par SMS, envoyés de manière aléatoire entre 19 et 23h, à heure pleine, durant trente jours consécutifs. Une moitié des participants a reçu 1 SMS par soir. L'autre moitié a reçu entre 1 à 3 SMS par soir, le nombre variant chaque soir

mais ne dépassant pas 60 SMS sur l'ensemble de l'étude. Chaque SMS contenait un hyperlien donnant accès à un questionnaire à remplir directement dans le navigateur du téléphone portable. Les participants étaient alors invités à indiquer, pour les 60 minutes précédant la réception du SMS, le temps passé selon le lieu (domicile, pub/restaurant/boîte de nuit, parc public/nature, infrastructure culturelle ou sportive; échelle: 0/15/30/45/60 minutes par lieu), l'entourage (seul, en famille, collègues, petit ou grand groupe d'amis; échelle : 0/15/30/45/60 minutes par catégorie) et le type et le nombre de boissons alcooliques consommées (bière, vin, spiritueux, cocktails/mélanges; échelle: 0/1/2/3/4/5 et plus verres par type de boisson).

RECRUTEMENT ET DESCRIPTION DES PARTICIPANTS

Les participants se sont inscrits de manière volontaire lors de deux vagues de recrutement lancées en automne 2009. Lors de la première vague, les participants ont eu connaissance de l'enquête grâce à des annonces publiées dans la presse locale et sur internet (facebook, anibis, etc.). Lors de la deuxième vague, un courriel collectif a été envoyé aux étudiants de l'Université de Lausanne. Étaient recherchées des personnes de 16 ans et plus, qui consommaient régulièrement de l'alcool lors de leurs soirées et qui possédaient un téléphone portable disposant d'un accès à internet. Les personnes ayant rempli au minimum 20 questionnaires ont reçu une prime de participation sous forme de bon d'achat ou d'un versement bancaire d'une valeur comprise entre 30 et 60.- CHF.

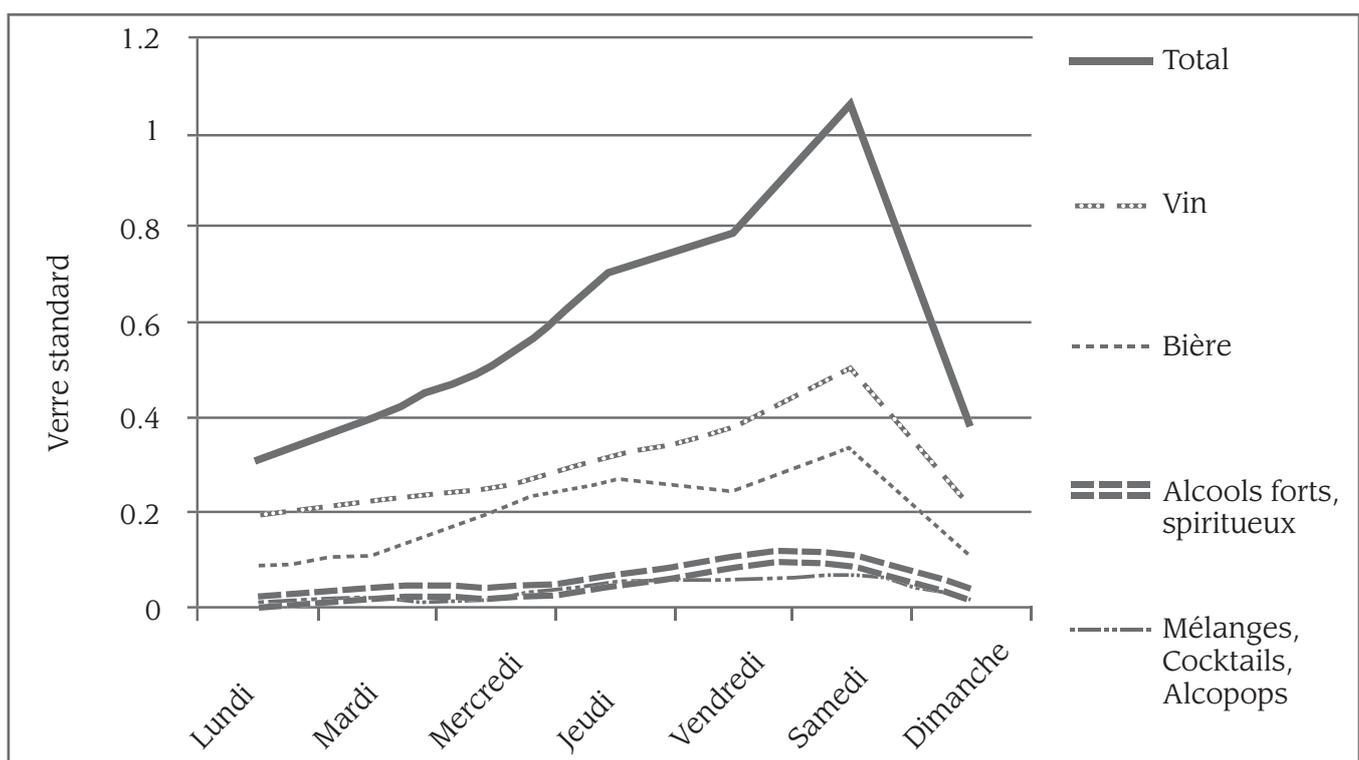
Sur les 237 personnes inscrites, 214 ont participé à l'étude et ont retourné 4931 questionnaires, soit 54.1% des 9120 invitations par SMS. Seuls les participants ayant répondu à 5 questionnaires ou plus durant les trente jours ont été retenus pour l'analyse. L'échantillon final fut ainsi composé de 175 personnes (78 hommes et 97 femmes; âge moyen (ET) = 23.7 (4.5)) qui ont rempli 4686 questionnaires. La majorité des participants étaient étudiants (143) ou en emploi (23) et avaient terminé des études de niveau maturité ou universitaires.

RÉSULTATS

Quantité et type d'alcool consommés, variations horaire et journalière

La consommation d'alcool moyenne par questionnaire, selon le jour, évoluait au cours de la semaine, augmentant fortement à partir du jeudi et atteignant son maximum le samedi soir (Figure 1). A l'inverse, celle-ci était nettement plus faible le dimanche et en début de semaine. Le volume moyen d'alcool consommé était significativement différent ($t = -11.9$, $dl = 4628$, $p < .001$) selon que le soir précède un jour de semaine (dimanche à mercredi) ou de week-end (jeudi à samedi). Ainsi, alors que la quantité d'alcool moyenne consommée avoisinait 0.4 verre d'alcool (0.45 pour les hommes, 0.35 pour les femmes) durant les 60 minutes précédant le questionnaire en semaine, elle est deux fois plus élevée les soirs de week-end (1 verre pour les hommes et 0.7 pour les femmes). Dans la suite de l'analyse, les résultats ont été regroupés entre les jours de semaine et de week-end afin de mettre en évidence les différences entre ces types de soirées.

Figure 1: Consommation moyenne d'alcool (en nombre de verre standard) au cours des 60 minutes avant la réception du SMS, selon le jour de la semaine et le type de boisson.



Un verre standard contient environ 12 grammes d'alcool pur, soit 1 dl de vin, 3 dl de bière ou 4 cl d'alcool fort.

Les boissons les plus consommées étaient le vin et la bière. Leurs niveaux de consommation suivaient la tendance générale d'une augmentation marquée les soirs de week-end.

La quantité d'alcool consommée variait également en fonction de l'heure. La proportion de participants ayant répondu avoir consommé de l'alcool entre 18h et 19h était d'environ 20% en semaine comme en week-end, et ceci pour les deux sexes. Cependant, alors que la proportion restait stable en semaine (22%, entre 21h et 22h, pour les 2 sexes), elle augmentait nettement le week-end, particulièrement pour les hommes (50% des hommes et 43% des femmes entre 21h et 22h). Par ailleurs, si la consommation de spiritueux et d'alcopops était faible en semaine et en débuts de soirées le week-end, elle augmentait fortement durant les soirs de week-end à partir de 22h.

Lieux de consommation

Les lieux de consommation les plus souvent cités (Tableau 1) sont les domiciles privés (719 occasions) et les débits de boissons (215 occasions). Les infrastructures culturelles et sportives sont également régulièrement mentionnées (55 occasions). Quel que soit le lieu, la proportion de consommateurs et la quantité d'alcool étaient plus élevées les soirs de week-end.

Les débits de boisson (pub, restaurant, boîte de nuit) étaient les endroits où la consommation d'alcool était la plus élevée et proportionnellement la plus fréquente. Ainsi, dans plus de 77% des occasions, les participants y ont consommé de l'alcool le week-end, et y ont bu en moyenne 3 verres au cours des 60 minutes précédant le questionnaire.

Tableau 1 :

Nombre de situations, proportion de consommateurs et volume d'alcool consommé, selon le lieu de fréquentation.

Lieu	Situations		Proportion de situations avec consommation d'alcool		Nombre moyen de verres d'alcool lors des situations avec consommation (ET)	
	Total	avec consommation d'alcool (n)	Semaine	Week-end	Semaine	Week-end
	Domicile	2'866	25.1% (719)	20.0%	32.1%	1.9 (1.2)
Travail/Ecole	256	9.8% (25)	8.1%	12.5%	1.9 (1.7)	2.7 (2.0)
Déplacement	213	10.8% (23)	9.3%	12.3%	1.5 (0.5)	1.9 (1.0)
Pub/Restaurant	299	71.9% (215)	64.0%	76.6%	2.3 (1.4)	3.0 (2.0)
Parc/Extérieur	51	35.3% (18)	18.2%	48.3%	*	3.0 (2.5)
Culture/Sport	250	22.0% (55)	15.4%	30.8%	1.7 (1.0)	2.3 (1.3)

* Nombre de situations inférieur à 10

Le tableau 1 comprend les résultats des participants qui ont passé la majorité de leur temps, soit 45 minutes ou plus, dans un seul lieu, ce qui correspond au contenu, soit 3935 questionnaires.

Entourage

D'une manière générale, plus le nombre de personnes environnantes était élevé, plus la proportion d'occasions avec consommation et le volume d'alcool consommé étaient élevés (Tableau 2). Les participants ont rarement consommé de l'alcool seuls (<10%) et le nombre moyen de verres était alors inférieur à 1.5. A l'inverse, les réunions avec des amis, et particulièrement celles avec un grand groupe d'amis, présentaient une forte proportion de consommateurs (entre 50 et 67% des occasions le week-end) et un volume moyen d'alcool proche de 3 verres au

cours de la dernière heure. La consommation était moins fréquente et plus faible lorsque l'entourage comprenait des membres de la famille.

Le tableau 2 montre que l'augmentation du niveau de consommation le week-end (Figure 1) était lié à une augmentation de la proportion de consommateurs ($X^2 = 100.7$, $dl = 1$, $p < .001$) et de la quantité moyenne consommée par individu ($t = -11.3$, $dl = 3968$, $p < .001$) dans tous les types d'environnement social.

Tableau 2 :
Nombre de situations, proportion de consommateurs et volume d'alcool moyen consommé, selon l'entourage.

Entourage	Situations		Proportion de situations avec consommation d'alcool		Nombre moyen de verres d'alcool lors des situations avec consommation (ET)	
	Total	avec consommation d'alcool (n)	Semaine	Week-end	Semaine	Week-end
Seul	1267	9.6% (121)	8.9%	10.6%	1.38 (0.8)	1.46 (0.8)
Collègues	248	23.8% (59)	18.4%	24.0%	2.33 (1.7)	2.47 (1.6)
Famille/Parenté	995	26.3% (262)	22.4%	34.4%	1.89 (1.2)	2.00 (1.3)
Petit groupe amis (4 pers. max)	1129	41.8% (472)	34.1%	50.7%	2.09 (1.3)	2.48 (1.9)
Grand groupe amis (> 4 pers.)	426	56.8% (242)	40.7%	66.7%	2.16 (1.4)	3.31 (2.2)

Le tableau 2 comprend les résultats des participants qui ont passé la majorité du temps (au moins, soit 45 minutes au cours de la dernière heure) seul ou en compagnie des mêmes personnes, soit 4065 questionnaires.

Consommation selon le lieu et l'entourage

Le tableau 3 synthétise les tendances de consommation dans les lieux (domicile et débit de boisson) et avec l'entourage (famille, petits et grands groupes d'amis) où la consommation d'alcool était la plus fréquente et la plus élevée.

Dans les débits de boisson, les tendances de consommation étaient globalement similaires quel que soit l'entourage, les participants ayant consommé de l'alcool dans 60 à 70% des occasions en semaine et dans 70 à 80% des cas en week-end. La quantité consommée était toutefois particulièrement élevée les soirs de week-end en présence de

grands groupes d'amis, culminant à 3.7 verres en moyenne durant la dernière heure.

A domicile, l'environnement humain est prédominant. Lors de moments passés en famille, environ une situation sur quatre a été l'occasion de boire un ou deux verre, rarement plus. A l'inverse, lors de soirées à domicile avec des amis, et particulièrement un grand groupe d'amis, les moyennes de consommation se rapprochent de celles dans les débits de boissons – c'est-à-dire une grande proportion d'occasions de boire et un volume moyen d'alcool consommé supérieur à 2 verres durant la dernière heure.

Tableau 3 :
Nombre de situations et consommation moyenne d'alcool, en fonction du jour de la semaine, du lieu et de l'entourage (regroupement des tendances principales).

Entourage	Jour	Domicile			Pub/restaurant/boîte de nuit		
		Total	Situations avec conso. d'alcool (n)	Nombre moyen de verres (ET)	Total	Situation avec conso. d'alcool (n)	Nombre moyen de verres (ET)
Famille	Semaine	494	21.1% (104)	1.90 (1.2)	13	61.5% (8)	2.13 (1.0)
	Week-end	367	29.2% (107)	1.86 (1.2)	20	70.0% (14)	2.75 (2.0)
Petit groupe amis (4 pers. max)	Semaine	414	32.1% (133)	2.06 (1.3)	57	68.4% (39)	2.49 (1.5)
	Week-end	320	45.9% (147)	2.43 (1.6)	85	75.3% (64)	2.43 (1.6)
Grand groupe amis (> 4 pers.)	Semaine	35	74.3% (26)	2.24 (1.4)	29	62.1% (18)	1.97 (1.4)
	Week-end	102	81.4% (83)	3.19 (2.0)	67	80.6% (54)	3.72 (2.2)

DISCUSSION

Le but de cette étude était d'explorer les modes de consommation d'alcool des jeunes adultes en soirée, en fonction du jour, du lieu et de l'entourage. D'une manière générale, la consommation d'alcool était la plus fréquente et la plus élevée dans les débits de boissons, indépendamment du jour et de l'environnement social. À l'inverse, la consommation d'alcool à domicile variait sensiblement en fonction de l'entourage. Ainsi, la consommation y était plus fréquente en présence des amis, et particulièrement de grands groupes d'amis, tandis qu'elle était moins élevée en présence de membres de la famille.

Le type de jour du lendemain joue également un rôle important, modérant, ou au contraire, accentuant la consommation d'alcool le soir précédent. Ainsi, alors que de nombreuses situations ne présentent pas de consommation les soirs précédant un jour de semaine, les occasions de boire étaient plus fréquentes, la proportion de consommateurs et surtout la quantité consommée par individu étaient particulièrement élevées les soirs de week-end.

Chaque questionnaire n'ayant collecté des données que sur les 60 minutes précédentes, une consommation moyenne de 2 à 3 verres par questionnaire laisse supposer que le volume d'alcool consommé était fréquemment plus élevé sur l'ensemble de la soirée. Ces résultats corroborent ceux d'une récente étude menée auprès des jeunes recrues suisses montrant que 70% de la consommation hebdomadaire des répondants était sous forme de consommation épisodique excessive, à savoir 4 à 5 verres d'alcool ou plus par occasion (Gmel et al., 2008). Dans la présente étude, les personnes interrogées étaient principalement issues d'un même milieu (estudiantin) et leurs modes de consommation ne représentent pas forcément l'ensemble de la population. Toutefois la situation reste préoccupante en termes de santé publique et de réduction des risques, un tel niveau de consommation augmentant sensiblement les risques de conséquences négatives telles que rapports sexuels à risque, violences ou encore accidents de la route ou domestiques (Kuendig, 2009; Gmel et al., 2003; Windle, 2003).

Par ailleurs, alors que le début de l'âge adulte est traditionnellement considéré comme l'époque des sorties au pub et en boîtes de nuit, les résultats montrent que, en début de soirée, le nombre d'occasions de boire était trois fois plus élevé à domicile que dans les débits de boissons. Ainsi, une large partie de la consommation se déroulait dans le cadre privé, échappant ainsi aux mesures structurelles de modération de la consommation dans les débits de boissons. Ces résultats plaident ainsi en faveur du développement d'une vision plus large de la consommation d'alcool des jeunes, intégrant toutes les occasions de boire (Wells et al., 2008), tant pour les efforts de prévention et de modération de la consommation excessive, que pour la recherche dans ce domaine.

L'utilisation des téléphones portables a permis de récolter des données ciblées et pertinentes, quels que soit l'heure

et le lieu, ouvrant de nouvelles perspectives de recherches sur la consommation d'alcool au moment même où elle a lieu. Cette étude constitue un premier pas dans l'étude de la consommation d'alcool ponctuelle en soirée et plaide en faveur de recherches supplémentaires. Il serait par exemple nécessaire de suivre des participants durant l'intégralité de leurs soirées afin d'en savoir plus sur le phénomène du «pre-drinking», ou encore de récolter des données à différentes périodes de l'année afin d'observer de possibles variations saisonnières.

Bibliographie:

- Bolger, N., Davis, A., & Rafaeli, E. (2003). Diary methods: capturing life as it is lived. *Annual Review of Psychology*, 54, 579-616.
- Brambilla, M. (2010). *Statistique officielle des télécommunications 2008. Collecte de données réalisée auprès des fournisseurs de services de télécommunication*. Berne: Federal office of communication.
- Clapp, J.D., & Shillington, A.M. (2001). Environmental predictors of heavy episodic drinking. *American Journal of Drug and Alcohol Abuse*, 27(2), 301-313.
- Gmel, G., Gaume, J., Faouzi, M., Kulling, J.-P., & Daepfen, J.-B. (2008). Who drinks most of the total alcohol in young men — Risky single occasion drinking as normative behaviour. *Alcohol and Alcoholism*, 43(6), 692-697.
- Gmel, G., Heeb, J.-L., Rezny, L., Rehm, J., & Mohler-Kuo, M. (2005). Drinking patterns and traffic casualties in Switzerland - matching survey data and police records to design preventive action. *Public Health*, 119(5), 426-436.
- Gmel, G., & Rehm, J. (2004). Measuring alcohol consumption. *Contemporary Drug Problems*, 31, 467-540.
- Gmel, G., Rehm, J., & Kuntsche, E.N. (2003). Binge drinking in Europe: Definitions, epidemiology, and consequences. *Sucht*, 49(2), 105-116.
- International Telecommunication Union. (2010). Statistics of the International Telecommunication Union. Mobile cellular subscriptions, comparison 2003 and 2008, from <http://www.itu.int/ITU-D/ICTEYE/Indicators/Indicators.aspx>
- Kairouz, S., Gliksman, L., Demers, A., & Adlaf, E.M. (2002). For all these reasons, I do... drink: A multilevel analysis of contextual reasons for drinking among Canadian undergraduates. *Journal of Studies on Alcohol*, 63(5), 600 - 608.
- Kuendig, H. (2009). *Empty glasses and broken bones - Epidemiological studies on alcohol and injuries treated at an emergency department in Switzerland*. Karolinska Institutet, Stockholm. ISBN 978-91-7409-364-3.
- Kuntsche, E., & Cooper, L. (2010). Drinking to have fun and to get drunk: Motives as predictors of weekend drinking over and above usual drinking habits. *Drug and Alcohol Dependence*, 110 (2010), 259-262.
- Kuntsche, E., & Kuendig, H. (2005). Do school surroundings matter? Alcohol outlet density, perception of adolescent drinking in public, and adolescent alcohol use. *Addictive Behaviors*, 30, 151-158.
- Shiffman, S., Stone, A., & Hufford, M. (2008). Ecological Momentary Assessment. *Annual Review of Clinical Psycho-*

logy, 4, 1-32

- Trauffer, P. (2008). Botellón: Eine Herausforderung für den Jugendschutz? *SuchtMagazin*, 34(6), 24-26.

- Wells, S., Graham, K., & Purcell, J. (2009a). Policy implications of the widespread practice of 'pre-drinking' or 'pre-gaming' before going to public drinking establishments: Are current prevention strategies backfiring? *Addiction*, 104(1), 4-9.

- Windle, M. (2003). Alcohol use among adolescents and young adults. *Alcohol Research and Health*, 27(1), 79 - 86.

Courriel:

flabhart@addiction-info.ch

**APPROCHE CENTRÉE
SUR LA PERSONNE**

Lu 14, ma 15 mars et ma 24 mai

**TRAVAILLER AVEC
LES ÉMOTIONS**

Lu 9, lu 23 mai et lu 6 juin

**RÉDUIRE LES RISQUES
LIÉS À L'INJECTION ET
PRÉVENIR LES OVERDOSES**

Je 12 et ve 13 mai

ALCOCHOIX+

Ma 17 et me 18 mai

**COMMENT ABORDER
LE SUJET DE L'ALCOOL ?**

Ve 20 mai

**LE REPÉRAGE PRÉCOCE :
CONCEPTS, STRATÉGIES
ET PRATIQUES**

Je 30 juin et ve 1^{er} juillet

**FORMATIONS
ADDICTIONS**
PRINTEMPS 2011

GREAA

GRUPEMENT ROMAND D'ETUDES DES ADDICTIONS

IMPRESSUM

Adresse des éditeurs

Addiction Info Suisse
Ruchonnet 14, c.p. 870, 1001 Lausanne

Groupement romand d'études des addictions GREA
Pêcheurs 8, c.p. 638, 1401 Yverdon-les-Bains

Rédaction :

Corine Kibora, Addiction Info Suisse
Jean-Félix Savary, GREA

Comité de rédaction :

Pierre-Yves Aubert
directeur adjoint Service Santé de la Jeunesse (DIP) Genève
Cédric Fazan
directeur A.C.T, Montreux
Michel Graf
directeur Addiction Info Suisse, Lausanne
Etienne Maffli
psychologue, Lausanne
Viviane Prats
enseignante EESP, Lausanne
Gérald Progin,
responsable Espace Prévention, Aigle
Catherine Ritter,
médecin, Genève

Administration et abonnements :

Claude Saunier
Addiction Info Suisse
c.p. 870
1001 Lausanne
tél. 021 321 29 85
fax 021 321 20 40
csaunier@addiction-info.ch

Parution

3 fois par an

Abonnement

CH: Frs. 45.- par an
Etrangers: Frs. 57.- par an

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

La reproduction des textes est autorisée sous réserve de la mention de leur provenance et de l'envoi d'un justificatif à la rédaction

Ligne graphique

SDJ.DESIGN
Sabine de Jonckheere

ISSN 1422-3368

